

LA FILLE DU PARRAIN

Seb Le Réveur



LA FILLE DU PARRAIN

Par Seb Le Reveur

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Le Sel et la Cendre	4
Chapitre 2 : L'Objectif de Vasseur	10
Chapitre 3 : Code Source	19
Chapitre 4 : L'Heure du Loup	25
Chapitre 5 : Les Dinosaures	30
Chapitre 6 : Flux Tendus	34
Chapitre 7 : L'Empreinte Numérique	38
Chapitre 8 : Le Grand Pivot	43
Chapitre 9 : Ombres Chinoises	50
Chapitre 10 : Algorithme de Mort	54
Chapitre 11 : Réaction en Chaîne	58
Chapitre 12 : Mise à Nu	62
Chapitre 13 : Terminal 4	66
Chapitre 14 : Haute Fréquence	71
Chapitre 15 : Ardoise Claire	75

Chapitre 1

Le Sel et la Cendre

Le soleil de Marseille n'est pas une bénédiction. C'est une agression. À quatorze heures, au cimetière Saint-Pierre, il frappe le marbre des caveaux avec la régularité d'un marteau-piqueur. L'air est une mélasse saturée par les effluves de pins calcinés et l'odeur âcre du bitume qui fond en bordure de l'A50.

Sofia Mancini redressa la tête. Ses lunettes de soleil, des verres polarisés de chez Celine, agissaient comme un filtre froid sur ce monde en ébullition. Devant elle, le cercueil en acajou d'Antonio Mancini descendit dans la fosse. Un bruit sourd. Le bois contre la pierre. Le point final d'un règne de trente ans.

Elle ne pleurait pas. Les larmes sont un luxe de civil, une dépense inutile de fluides corporels dans une ville qui réclame chaque goutte de sueur. Autour d'elle, le Milieu s'était déplacé en force. Une armée d'hommes en tissus italiens trop lourds pour la canicule, trahissant des auréoles d'humidité sous les aisselles.

À sa droite, Basile « Le Grec ». Soixante ans de survie, le visage parcheminé par le sel et les trahisons. Il ne regardait pas le cercueil. Il fixait Sofia, évaluant la solidité de l'héritière comme on inspecte une carcasse de béton.

— Le marbre est froid, Sofia, murmura Basile. Sa voix était un râle de fumeur. Même pour ton père.

Sofia ne répondit pas. Le silence était sa seule protection. Répondre, c'était déjà négocier. Elle sentit la vibration familière dans la poche de sa veste. Son téléphone crypté. Une notification discrète sur l'écran : une fluctuation sur le wallet de

transition. Le flux financier de la famille ne s'arrêtait pas pour les morts. Le blanchiment via les fermes de minage au Kazakhstan tournait à plein régime, une gangrène numérique indifférente à la dépouille qui s'enfonçait dans la terre provençale.

Elle tourna les talons avant la fin de l'oraison. Elle marcha vers le convoi de voitures garées le long de l'allée des Cyprès. Une dizaine de SUV noirs, moteurs tournant au ralenti pour maintenir la climatisation à seize degrés. Sa voiture l'attendait. Une Audi e-tron GT, d'un gris liquide qui semblait absorber la lumière du jour. À l'intérieur, le froid clinique l'accueillit. L'odeur du cuir neuf et de l'ozone.

— On rentre à la villa ? demanda Marco, son chauffeur, un ancien de la Légion.

— Non. Darse 4.

— Sofia, les dockers sont en grève. Le terminal est bloqué. C'est le bordel là-bas.

— Justement. C'est dans le bordel qu'on voit qui tient les rênes. Roule.

La voiture s'élança, quittant le silence des morts pour la cacophonie de la ville. Marseille se déployait sous ses yeux comme une plaie ouverte. Sofia fixa son écran de contrôle. Un signalement de la brigade financière apparut. Julien.

Julien Vasseur. L'homme dont elle sentait encore l'odeur de savon et de café froid sur sa peau ce matin-là. Il était son amant, et son ennemi le plus mortel. Pour lui, elle était Sofia, la consultante en cybersécurité. Il ignorait que chaque baiser qu'il déposait sur son cou était une faille dans son système d'exploitation.

Un message s'afficha sur son téléphone civil : « Je pense à toi. Désolé pour aujourd'hui. On vient d'isoler une signature numérique sur le dossier Mancini. Ça remonte haut. Je rentre tard. »

Elle verrouilla l'écran. Julien n'était plus l'agneau égaré qu'elle avait séduit ; il devenait un prédateur compétent. Il cherchait des hashes sur une blockchain privée, des fragments de code perdus dans le bruit de fond du commerce mondial. Il était sur ses talons.

La voiture s'engagea sur l'A55, direction le Port Autonome. Le bleu de la mer fut remplacé par le gris ferreux des grues portuaires, ces squelettes d'acier qui dépeçaient les navires venus de Shanghai.

Darse 4. Le territoire des Mancini depuis les années 70.

L'air était saturé de poussière de minerai et de fioul lourd. Marco rangea l'Audi derrière un alignement de containers frigorifiques. Un groupe d'hommes en gilets orange s'arrêta de discuter. Au centre, un homme d'une trentaine d'années tapotait sur une tablette. Fabio, le cousin. Le héritier présomptif pour ceux qui pensaient encore que le sang primait sur le cerveau.

Sofia descendit de voiture. Le choc thermique fut immédiat. Quarante degrés.

— Sofia, lança Fabio sans lever les yeux. Déjà au charbon ?

— Le manifeste du "North Star" n'est pas synchronisé. Il manque 400 containers de composants sur le listing.

Fabio releva la tête. Ses yeux étaient petits, enfoncés dans un visage boursouflé.

— Le port est en grève, Sofia. On gère à l'ancienne.

— À l'ancienne, ça veut dire que tu ouvres une ligne de transit pour les Albanais ?

Le silence tomba, plus lourd que la chaleur. Fabio sourit, un rictus sans chaleur.

— On n'est pas à la City ici. Mon oncle savait qu'un container de came, ça se pèse et ça se défend avec les poings. Tes chiffres sur ton écran, ça ne nourrit pas les familles du quartier.

Il fit un pas vers elle. L'odeur de sa sueur, un mélange d'eau de Cologne bon marché et de stress, l'écœura. Sofia nota la Richard Mille à son poignet. Trop chère pour ses dividendes officiels.

— Le monde a changé, Fabio, dit-elle d'une voix cristalline. La matière n'existe plus sans l'information. Si je coupe l'accès aux serveurs de dédouanement, tes containers resteront sur le quai jusqu'à ce qu'ils pourrissent. Et les Albanais s'en prendront à celui qui leur a promis une voie libre.

Elle tourna le dos. Dans le rétroviseur, elle vit Fabio jeter sa tablette au sol.

— Marco, change de direction. B4 des Flamants.

Le trajet vers les quartiers Nord fut une descente dans l'asphyxie urbaine. Sofia ouvrit son ordinateur portable. Elle se connecta au "Projet Hydra". La ville était un circuit imprimé, et elle en était le processeur. Elle ouvrit le fichier "List_Mancini_Legacy". Des millions de dollars s'évaporaient chaque mois du cartel, détournés par une veine numérique qu'elle n'avait pas encore cautérisée.

Aux Flamants, le bâtiment B4 se dressait comme un monolithe balaféré. Marco s'arrêta devant le snack « L'Escale ». Bastien Mancini, le neveu, en sortit, les avant-bras couverts de tatouages mal cicatrisés.

— Mon compte vient de perdre quatre cent mille balles, Sofia ! hurla-t-il devant les clients du snack. Tu joues à quoi ?

Sofia descendit de l'Audi. Elle ne dit rien. Elle le fixa simplement jusqu'à ce que Bastien s'agite, déstabilisé par cette pression atmosphérique. Le silence était son arme. Elle le laissa s'enfoncer dans sa propre colère jusqu'à ce qu'il baisse les yeux.

— Je veux le gamin, Yanis, dit-elle enfin. Son IP a tenté une intrusion sur le nœud central.

Elle monta au quatrième étage, ignorant l'odeur d'urine des escaliers. Elle entra chez Malika, la mère du hacker. Yanis était là, devant ses écrans.

— Qui t'a payé pour forcer le protocole ? demanda-t-elle en posant sa main sur l'épaule du garçon.

— Un type... avec une cicatrice en forme de croissant sur la main, balbutia le gamin. Il sentait le fioul.

Vincenzo. Le bras droit de son père. La vieille garde n'était pas seulement obsolète, elle était en train de siphoner l'empire de l'intérieur. Sofia posa une enveloppe de cash sur le bureau et une clé USB en titane.

— Tu travailles pour moi, maintenant. Tu es mes yeux dans leur système. Ou tu disparais avec eux.

De retour à la villa du Prado pour la réception, Sofia trouva les Oncles attablés. Le décor était une mise en scène : plateaux de poutargue, oursins ouverts dont le corail orange rappelait la chair crue, vin de Cassis glacé. L'iode et le sel.

Elle s'installa en bout de table. Basile mastiquait lentement.

— On est ici pour la famille, dit-il.

— La famille est une entreprise en faillite, trancha Sofia. Et je suis le liquidateur.

L'arrivée de Julien à la villa brisa la tension. Il détonnait dans son costume de prêt-à-porter, avec son bouquet d'anémones fragiles. Basile et les autres le regardèrent comme un insecte. Sofia l'emmena sur la terrasse.

— Sofia, je ne devrais pas te dire ça, murmura Julien, les yeux fixés sur l'horizon. Mais la signature numérique qu'on traque... elle est localisée à l'Évêché. Quelqu'un dans mon service travaille pour ton père. Ou pour celui qui l'a remplacé. Fais attention. C'est une guerre de l'ombre.

Elle l'embrassa pour faire taire ses doutes. Un baiser qui goûtait le sel et la trahison. Elle savait désormais que le danger ne venait pas seulement des Oncles, mais de son propre lit.

Une fois Julien parti, Sofia resta seule sur la balustrade. Le Mistral se levait, chassant la poisse mais apportant la nervosité des tempêtes. Elle regarda ses mains. Elles étaient fines, soignées. Mais sous ses ongles, elle sentait déjà le goût du sel et de la cendre.

Elle ouvrit son téléphone et tapa un seul mot à destination de son réseau : **Purge.**

Le jeu ne se passerait pas avec des kalachnikovs. Pas encore. Marseille brillait sous ses pieds, une constellation de lumières voraces. Sofia Mancini venait de changer toutes les serrures de l'empire. Elle n'était pas la fille du parrain qui pleurait sur une tombe. Elle était l'architecte du chaos.

L'empire allait saigner, et elle serait là pour en récolter les données.

Chapitre 2

L'Objectif de Vasseur

L'air vibre au-dessus du bitume de l'avenue du Prado, une distorsion thermique qui transforme les silhouettes noires en spectres mouvants. Derrière la vitre teintée de l'utilitaire banalisé, Julien Vasseur ne sent pas la morsure du soleil marseillais. Il respire l'odeur rance de la climatisation poussée au maximum et celle, plus métallique, des serveurs qui ronronnent sur le rack arrière. À ses côtés, l'optique d'un Nikon D850 couplé à un multiplicateur de focale pointe sa gueule de prédateur entre deux rideaux de mailles sombres.

Julien ajuste la mise au point. Le collimateur se verrouille sur le visage de Sofia Mancini.

Elle est une faille dans le paysage. Une verticalité de marbre sombre au milieu du remous des "vieux" qui se pressent sur le parvis de l'église. Pas de larmes. Pas de voile de veuve sicilienne. Elle porte un ensemble pantalon ajusté, une coupe chirurgicale qui détonne avec les costumes trop larges des lieutenants de son père. Ses cheveux sont tirés en arrière, révélant une mâchoire serrée, une architecture de volonté pure.

Vasseur sent son propre pouls battre contre la carcasse de l'appareil. C'est un rythme irrégulier, une arythmie qu'il déteste. Il devrait ne voir qu'une cible, une extension organique d'un réseau criminel en mutation. Au lieu de cela, il voit l'énigme.

— Cible identifiée, murmure-t-il pour le dictaphone, la voix blanche. Sofia Mancini. Elle ne salue personne. Elle ne touche personne. Elle se tient à la distance exacte d'un empire qu'elle prétend ne pas vouloir.

À travers l'objectif, il scanne l'environnement. C'est le folklore du milieu, version 2.0. Les voitures ne sont plus de simples berlines noires ; ce sont des forteresses roulantes. Trois Audi RS6 blindées, moteur tournant, bloquent l'accès latéral. L'odeur du fioul lourd s'insinue jusque dans le véhicule de surveillance, se mélangeant au parfum de la sueur froide. Les chauffeurs ne regardent pas l'église. Ils scrutent les toits. Ils scrutent les fourgonnettes comme la sienne.

Vasseur déplace le viseur vers la droite. Les oncles. Les "Consiglieri". Des hommes dont les mains portent les stigmates de trois décennies de "travail social" : des phalanges brisées, des bagues en or massif incrustées dans la chair, des regards qui ont la couleur de la mer avant l'orage. Ils entourent Sofia comme des requins autour d'une carcasse, mais c'est elle qui semble tenir la lance.

Soudain, un détail rompt la chorégraphie funèbre.

Un homme s'approche de Sofia. Ce n'est pas un tueur, pas un porteur de valise. C'est Marco "Le Code", un gamin de vingt-cinq ans dont le nom apparaît dans tous les dossiers de Vasseur depuis six mois. Marco ne porte pas de holster, mais une tablette durcie sous le bras. Il tend quelque chose à Sofia. Un geste furtif, presque invisible pour un œil non averti.

Julien zoome. Il mitraille. Le déclencheur est une rafale étouffée.

Sur l'écran LCD, l'image se fige. Sofia tient un petit objet oblong, en aluminium brossé. Un Ledger Nano X. Un portefeuille matériel pour cryptomonnaies.

— Bingo, souffle Vasseur.

Le cœur du clan Mancini ne bat plus dans les soutes du port autonome ou dans les caches de la Castellane. Il bat dans la blockchain. Les funérailles d'Aldo Mancini ne

sont pas seulement un adieu à un patriarche ; c'est la passation de clés privées, le transfert d'une fortune de sang convertie en octets cryptés.

Le mutisme de Sofia, capté par l'image, est assourdissant. Elle ne parle pas à Marco. Elle ne le regarde pas. Elle prend l'objet, le glisse dans sa poche avec une économie de mouvement qui trahit une habitude millimétrée. Elle sait que chaque seconde passée ici est un risque, une exposition inutile à la lumière crue de la justice.

Vasseur se sent envahi par une colère sourde, une frustration dogmatique. Pour lui, la justice est une ligne droite, un algorithme sans pitié. Mais face à cette femme, la ligne se courbe. Il se rappelle la sensation de sa peau contre la sienne, trois nuits plus tôt, dans la pénombre de son appartement du Vieux-Port. L'odeur du sel marin sur son épaule. Cette inertie, déjà. À l'époque, il ignorait qui elle était vraiment. Ou du moins, c'est ce qu'il se raconte pour ne pas sombrer.

Aujourd'hui, il la voit comme le centre de gravité d'un blanchiment massif. Chaque transaction crypto qu'il a interceptée ces derniers jours — des flux sortant de Dubaï, transitant par des mixeurs aux îles Caïmans pour revenir s'ancrer dans l'immobilier marseillais — converge vers ce moment précis sur le parvis.

Le cercueil d'Aldo sort de l'église. Le bois est un acajou sombre, poli comme une arme de poing. Les porteurs sont des colosses dont les visages sont des cartes de la violence urbaine. Derrière eux, la ville s'étale, indifférente. Le port, avec ses grues géantes comme des squelettes de dinosaures, attend sa ration de conteneurs.

Vasseur note une autre présence. Un homme dans une Mercedes Classe S, garée à cinquante mètres. Les vitres sont opaques, mais le reflet du soleil sur un écran à l'intérieur trahit une activité. Un IMSI-catcher. Ils piratent les téléphones de tous ceux qui assistent aux funérailles. Le cartel fait sa propre police, sa propre surveillance.

— Ils sniffent le réseau, dit Vasseur dans son micro. Ils cherchent des flics, des

traîtres, ou les deux.

Il sent une goutte de sueur couler le long de sa colonne vertébrale. Si la technologie des Mancini est aussi avancée qu'il le soupçonne, sa propre position n'est peut-être plus un secret. Il devrait décrocher. Le protocole est clair : en cas de détection de contre-surveillance électronique, on évacue la zone.

Mais il reste. Il regarde Sofia.

Elle lève les yeux. Pas vers l'église, pas vers le cercueil. Elle regarde directement dans l'axe de son objectif. Pendant une seconde qui dure une éternité, Julien a l'impression qu'elle voit à travers le verre, à travers le blindage, jusque dans ses doutes les plus profonds. Ses yeux sont deux fentes d'un gris hivernal. Il n'y a aucune reconnaissance, juste une évaluation tactique.

Elle sait. Elle sait qu'on l'observe. Elle l'accepte comme on accepte le Mistral : une condition climatique de son existence.

Le cortège s'ébranle. Les RS6 démarrent dans un grondement de basse qui fait vibrer les vitres de l'utilitaire de Julien. C'est un son de prédateur, une puissance brute qui se moque des limites de vitesse et des lois des hommes. Les pneus crissent sur le bitume brûlant, laissant des traces de gomme comme des signatures de mépris.

Julien repose son appareil. Ses mains tremblent légèrement. Il consulte l'ordinateur portable relié à l'antenne sur le toit. Les graphiques de trafic réseau saturent. Une explosion de données cryptées vient de quitter la zone. Un virement ? Une commande ? Une condamnation à mort ?

Il sait ce qu'il doit faire. Rentrer à l'Evêché, télécharger les photos, lancer l'analyse des métadonnées, tenter de casser le cryptage de cette clé Ledger. Mais il reste assis dans l'ombre chaude de son camion. Il repense à la manière dont elle a tenu l'objet. Ce

n'était pas de l'avidité. C'était du dégoût.

Le milieu marseillais est un organisme vivant. Il se nourrit de sang et se régénère par l'argent. Aldo Mancini était le cœur ancien, celui qui négociait autour d'un plat de pâtes aux oursins dans des villas cachées derrière des murs de pierre sèche. Sofia est le nouveau cerveau, celui qui traite les territoires comme des serveurs à optimiser.

Vasseur ferme les yeux. Il revoit le visage de Sofia, si proche du sien quelques nuits plus tôt. Elle lui avait dit : "Ici, la seule chose qui ne trahit jamais, c'est l'horizon. Parce qu'il recule toujours quand on s'approche."

Il réalise qu'il n'est plus l'enquêteur qui traque une proie. Il est l'homme qui regarde l'horizon reculer, alors qu'il s'enfonce dans les eaux profondes du clan Mancini.

Il redémarre le moteur. L'utilitaire s'insère dans la circulation, une goutte d'eau dans l'océan de ferraille de la ville. Sur le siège passager, le téléobjectif ressemble à un fusil de précision. Julien sait que la prochaine fois qu'il verra Sofia, ce ne sera pas à travers une vitre teintée. Ce sera dans la lumière crue d'une salle d'interrogatoire, ou dans l'ombre d'une ruelle où la technologie ne pourra plus rien pour eux.

La ville de Marseille défile, belle et sale, entre les yachts de luxe et les épaves calcinées. Une ville où chaque virement crypto anonyme finance une balle en plomb, et où chaque suspension de parole de Sofia Mancini pèse plus lourd que toutes les preuves qu'il pourra jamais rassembler.

Vasseur serre le volant. Le jeu a changé. Ce n'est plus une affaire financière. C'est une guerre de religion, et il vient de réaliser qu'il n'est peut-être pas du côté des croyants.

Trente minutes plus tard, Sofia est à l'arrière de la RS6. Le cuir de la banquette est

frais contre ses cuisses. À sa gauche, l'oncle Salvatore, une relique du passé dont l'odeur de tabac froid et d'eau de Cologne bon marché sature l'habitable.

Il ne dit rien. Sa pesanteur est une pression physique, une demande d'allégeance qu'elle n'est pas prête à donner. Il regarde par la fenêtre, ses doigts boudinés tambourinant sur un étui à cigares en argent.

— Ton père aurait voulu que tu parles à la famille, finit-il par dire. Sa voix est un gravier qui crisse.

— La famille est morte avec lui, Salvatore, répond Sofia sans le regarder. Ce qui reste, c'est une entreprise avec des coûts fixes trop élevés et une sécurité préhistorique.

L'oncle tourne la tête vers elle. Ses yeux sont de petites perles de haine.

— Tu crois que tes chiffres de merde vont arrêter une balle ? Le sang, ça tache le tapis, gamine. Tes codes, ils tachent rien du tout. On ne gère pas un port avec des tableaux Excel.

— Non. On le gère avec des clés privées. Parce que le sang, ça s'évapore et ça attire les mouches. Les données, elles, restent.

Elle sort la clé Ledger de sa poche. L'objet brille sous la lumière des lampadaires du tunnel du Vieux-Port. Salvatore la regarde comme s'il s'agissait d'un artefact extraterrestre. Il ne comprend pas que la puissance n'est plus dans le nombre d'hommes de main dans les quartiers nord, mais dans la capacité à déplacer dix millions d'euros sans que la Banque de France ne lève un sourcil.

Elle pressa les deux boutons de la clé avec une lenteur rituelle, ses yeux fixés sur le minuscule écran OLED. Un clic sec, physique, définitif. L'écran afficha "Confirmed". Dans les limbes du réseau, trois millions de dollars venaient de changer de dimension, quittant les comptes de transit de Panama pour s'ancrer dans un mixeur introuvable.

— Tu joues avec le feu, murmure Salvatore.

— Le feu, ça purifie, rétorque-t-elle.

Elle pense à Julien. Elle sait qu'il était là. Elle a reconnu la fourgonnette, le type d'antenne, et surtout, elle a senti son regard. Ce n'était pas le regard d'un flic. C'était le regard d'un homme qui se noie et qui espère qu'elle sera sa bouée de sauvetage.

Elle l'utilisera. Comme elle utilisera tout le monde. Pour nettoyer le nom des Mancini. Pour que plus jamais l'odeur du fioul et du sang ne vienne souiller la soie de ses vêtements.

La voiture sort du tunnel, éblouie par la lumière de la Méditerranée. Sofia range la clé. Le règne de son père est terminé. Le sien commence maintenant, et il sera écrit en code. Un code que Julien Vasseur essaiera de briser, sans savoir que c'est lui-même qu'il finira par casser.

Le cortège se dirige vers le Prado. Les villas de marbre attendent. Le repas funéraire sera composé de produits de luxe, de vins de garde et de trahisons mûries au soleil. Sofia s'ajuste dans son siège. Elle est prête. Elle n'est plus la fille exilée. Elle est l'architecte. Et à Marseille, les architectes finissent souvent enterrés sous leurs propres fondations.

Elle sourit imperceptiblement. Un mouvement de lèvres qui n'atteint pas ses yeux. Le vide dans la voiture est redevenu total. Une suspension de mort, parfaite et irrémédiable.

À quatre heures du matin, Marseille change de peau. Les fêtards sont rentrés, les travailleurs de l'ombre sortent. C'est l'heure où les camions poubelles croisent les

berlines aux vitres teintées.

Sofia était sur le quai J4. Elle n'était plus en robe de deuil. Elle portait un jean brut, des bottines de cuir et un blouson de technicien du port. Elle se fondait dans le décor. Dans sa main, une tablette durcie, reliée par satellite. Elle observait un petit chalutier, le Santa Maria, qui accostait. Ce n'était pas du poisson qu'il déchargeait. Sous les caisses de daurades et de loups de mer, se trouvaient des serveurs compacts, refroidis par un circuit d'eau de mer détourné. Une ferme de minage mobile.

Elle vit une silhouette s'approcher dans l'ombre d'un hangar. Elle reconnut la démarche. Raide, déterminée. Vasseur.

Elle ne bougea pas. Elle le laissa s'approcher jusqu'à ce qu'il soit à dix mètres d'elle, caché derrière une pile de palettes. Vasseur ne resta pas passif cette fois. Il sortit de l'ombre, sa plaque de police brillant sous un néon blafard, son arme au holster mais la main prête.

— C'est fini, Sofia, lança-t-il d'une voix qui trahissait une fatigue immense. J'ai la trace du "hash" racine de la transaction de cet après-midi. Une commission rogatoire internationale partira à l'ouverture des bureaux. Je n'ai plus besoin de ton silence, j'ai ton empreinte numérique. Le gel de vos avoirs est déjà en cours.

Il tenta le bluff, sa dernière manœuvre de flic pour reprendre le contrôle. Il fit un pas en avant, cherchant à imposer sa stature procédurale.

— Tu peux encore éviter la purge, Sofia. Donne-moi les clés privées et je te sors de la ligne de mire des oncles.

Sofia s'approcha de lui. L'odeur du fioul lourd et celle de son parfum se mélangèrent. Elle ne semblait pas impressionnée par la menace.

— La commission rogatoire mettra six mois à atteindre les serveurs de Tallinn, Julien. Et d'ici là, le "hash" dont vous parlez aura été fragmenté dans dix mille portefeuilles éphémères. Votre procédure est une ancre de plomb dans un monde de courants rapides. Vous parlez de me sauver ? Regardez autour de vous.

Elle désigna le Santa Maria. Les hommes de main sur le pont ne le regardaient même pas. Ils continuaient leur travail, méthodiques, bureaucratiques.

— Vous n'êtes pas ici pour m'arrêter, Julien. Vous êtes ici parce que vous ne supportez pas d'être le seul à ne pas avoir de place sur l'organigramme.

Vasseur resta immobile, ébloui par la logique froide de la femme. Son bluff s'effondrait contre la réalité technique qu'il ne maîtrisait qu'à moitié. Il sentit le poids de son insigne, soudainement dérisoire.

— Rentrez chez vous, Julien, murmura-t-elle. Dormez. Demain, le soleil se lèvera sur une ville plus propre. Pas parce que les criminels auront disparu, mais parce qu'ils seront devenus une commodité invisible.

Elle fit demi-tour et monta dans sa Tesla qui l'attendait. La voiture s'éloigna sans un bruit. Julien Vasseur resta seul sur le quai, entouré par l'odeur du poisson mort et le bourdonnement des serveurs clandestins. Il regarda ses mains. Elles tremblaient légèrement. Non pas de peur, mais de la réalisation atroce qu'il ne luttait pas contre le crime, mais contre l'évolution d'une espèce.

Le sel lui brûlait les yeux. Marseille, la ville-monstre, venait de l'avaler un peu plus. Et dans le mutisme du port, il comprit que le plus grand crime de Sofia Mancini n'était pas le blanchiment. C'était de lui avoir montré qu'il était déjà, lui aussi, une pièce de son engrenage obsolète.

Chapitre 3

Code Source

Le coffre n'était pas un vestige du siècle dernier. Pas de cadran à combinaisons grinçantes, pas de métal brossé rappelant les casses de la vieille école. C'était un bloc de polymère noir, encastré dans le mur porteur de la bibliothèque, derrière une rangée de traités d'agronomie que personne n'avait jamais ouverts. Une température marmoréenne s'en dégageait, aspirant l'humidité moite de la villa du Prado. Dehors, le vent d'est charriait l'odeur du sel chauffé à blanc et les relents de kérosène des yachts amarrés plus bas. Marseille ne dormait jamais, elle simulait juste une transe fiévreuse.

Sofia posa son index sur le lecteur biométrique. Un laser rouge balaya sa peau, déchira l'obscurité de la pièce. Un déclic pneumatique. La porte s'écarta avec un sifflement de chambre pressurisée.

À l'intérieur, pas de liasses de billets élastiquées, pas de bijoux de famille, pas de calibres chargés. Juste une clé USB en titane, gravée du sceau des Mancini, posée sur un feutre gris. Une clé biométrique de type Ledger, modifiée, aux bords polis par l'usage. À côté, un carnet de cuir noir, la tranche usée par les doigts de son père.

Elle s'assit à son bureau, un plateau de chêne brûlé importé du Japon, massif comme un autel. La lumière bleue de son terminal de trading, seul point de repère dans la pénombre, se reflétait sur ses pommettes saillantes. Elle inséra la clé. Le système demanda une seconde authentification : une séquence de pression sur les capteurs latéraux. Un code que son père lui avait murmuré un soir de Noël, alors qu'elle n'avait que dix ans, comme on raconte un secret de polichinelle. À l'époque, elle pensait que c'était un jeu. Aujourd'hui, c'était une signature de sang.

Le disque monta sur l'écran. *« EXODUS »*.

Les lignes de code défilèrent, une cascade de caractères verts sur fond noir. Ce n'était pas de la comptabilité de grossiste. Ce n'était pas la liste des cargaisons de cocaïne camouflées dans des bananes en provenance de Santos. C'était bien plus profond. Plus propre. Plus mortel. Sofia sentit une goutte de sueur glisser entre ses omoplates. Le cartel Mancini n'était plus un simple réseau de narcotiques. C'était devenu une société de services logistiques fantôme. Le ledger révélait des accès administrateurs aux serveurs de la CMA CGM, du Port Autonome, et des systèmes de contrôle douanier de Rotterdam et de Singapour.

— Ils ne vendent plus la came, murmura-t-elle pour elle-même. Ils vendent le chemin.

Le silence de la pièce fut soudain rompu par le vrombissement lourd d'un moteur de grosse cylindrée dans l'allée. Une Audi RS6, noire comme le Styx, s'arrêtait devant le perron. Le phare balaya les rideaux de lin. Sofia ne bougea pas. Elle connaissait ce son. C'était Turi. Le bras armé. L'homme qui n'avait pas prononcé plus de dix phrases en vingt ans, mais dont chaque silence valait un arrêt de mort.

Elle referma l'ordinateur portable d'un geste sec. La clé resta dans sa main, un morceau d'anthracite technologique.

Elle descendit l'escalier. La villa sentait la cire d'abeille et le vide. Sur la grande table de la salle à manger, un reste de repas traînait : du pain de campagne rassis, une assiette d'anchois à l'huile d'olive, et une bouteille de Bandol entamée. C'était le régime de son père. Rustique. Ancré. Un contraste violent avec la sophistication numérique qu'il cachait à l'étage. Les Mancini étaient des paysans qui avaient appris à coder la peur.

Turi l'attendait dans le hall. Il était massif, vêtu d'un costume sombre qui semblait trop étroit pour ses épaules de docker. Il ne portait pas d'arme apparente, mais son attitude, cette façon de se tenir légèrement de biais, indiquait qu'il était prêt à briser un cou en un battement de cil. Il ne dit rien. Il tendit simplement un dossier en carton bouilli. Ses mains étaient calleuses, marquées par les cicatrices de ceux qui travaillent le fer et la chair.

Sofia ouvrit le dossier sous la lumière blafarde du lustre en cristal. Des captures d'écran. Des transactions blockchain. Des transferts de portefeuilles Monero vers une destination inconnue. Quelqu'un détournait les dividendes de l'accès au port.

— Qui ? demanda Sofia.

Turi ne répondit pas. Son regard se porta vers la fenêtre, vers les lumières du port de la Joliette qui scintillaient au loin comme les bijoux d'une prostituée de luxe. Son silence était une sentence. Sofia sentit l'étau se resserrer. Marseille n'était pas une ville, c'était un tribunal à ciel ouvert. Son père n'était pas mort de vieillesse. Il était mort parce qu'il était devenu un obstacle à la fluidité du trafic. On ne tue plus pour le territoire, on tue pour la latence. Dans ce nouveau monde, une milliseconde de retard dans une transaction valait une balle dans la nuque.

Elle retourna vers la table, prit un morceau de pain et le trempa dans l'huile d'olive amère. Le goût était terreux, métallique. C'était le goût de l'héritage.

— Prépare l'Audi, Turi. On va aux Docks.

Il inclina légèrement la tête et sortit.

Sofia resta seule un instant. Elle regarda ses mains. Elles étaient fines, soignées, mais sous ses ongles, elle croyait déjà sentir la poussière de fer du port. Elle repensa à Julien, son amant, l'enquêteur qui dormait sans doute en ce moment même, rêvant de

justice procédurale. Il cherchait des preuves papier alors que la réalité s'écrivait en flux cryptés. Elle enfila sa veste en cuir, une pièce de créateur aux lignes architecturales, et glissa la clé dans sa poche intérieure. Le contact du métal contre sa poitrine la fit frissonner. C'était son nouveau cœur.

En sortant sur le perron, la chaleur de la nuit la frappa comme une insulte. L'Audi RS6 vrombissait, une bête prête à bondir. Turi tenait la portière ouverte.

— Ils pensent que je suis une héritière, continua Sofia, la voix basse, presque couverte par le grondement du moteur alors que la voiture s'élançait sur la Corniche Kennedy. Ils ne savent pas que j'ai écrit la moitié des protocoles qu'ils utilisent pour masquer leurs transactions.

L'arrivée sur la zone portuaire fut un choc thermique. Le luxe feutré du Prado laissait place à une géométrie brutale de métal et de néons. Des montagnes de conteneurs s'élevaient comme les blocs d'un Tetris divin. L'Audi s'arrêta devant une barrière de sécurité automatisée. Turi ne présenta aucun badge. Il se contenta de fixer la caméra thermique. Quelques secondes de latence. Puis, le bras métallique se leva.

— Le hangar 14, ordonna Sofia.

C'était une structure de tôle ondulée dont l'intérieur était une forteresse. C'était là que les Mancini avaient installé leur "ferme". Turi gara l'Audi dans l'ombre d'une pile de conteneurs frigorifiques. Le ronronnement des groupes électrogènes masquait le bruit de leurs pas sur le béton craquelé. L'air ici était chargé d'huile de treuil et d'ozone.

Ils entrèrent par une porte dérobée. À l'intérieur, la chaleur était atone, générée par des rangées de racks de serveurs qui clignotaient frénétiquement. Au centre de la pièce, sous une seule ampoule nue, un homme était assis devant un pupitre de commande. Marco. Ses cheveux gris étaient collés à son front par la sueur. Il savait qu'ils étaient là. L'odeur du parfum de Sofia, un mélange de jasmin et de poudre à

canon, saturait déjà la pièce.

— Ton père n'aurait jamais voulu ça, Sofia, dit-il sans quitter ses écrans des yeux.

— Mon père est mort parce qu'il n'a pas compris que la terre appartient à celui qui possède les cartes, répondit Sofia. Tu vends les accès au cartel de Sinaloa, n'est-ce pas ? 22 % de commission.

Marco se tourna enfin. Ses yeux étaient injectés de sang.

— Tu penses pouvoir gérer ça ? Tes algorithmes ne remplaceront jamais les enveloppes distribuées dans les bars de la Joliette.

Sofia s'approcha. Elle sentit la vibration des serveurs sous ses pieds. C'était la puissance pure.

— Je n'ai pas besoin de tes enveloppes, Marco. J'ai déjà changé les clés de chiffrement.

L'expression de Marco se décomposa. Il se tourna vers ses écrans. "ACCESS DENIED". Il n'était plus qu'un vieil homme dans un hangar trop chaud.

— Sofia... commença-t-il, une supplique dans la voix.

— On ne négocie pas avec un virus. On l'élimine.

Elle fit un léger signe de tête à Turi.

Sofia se détourna. Elle ne voulait pas voir l'acte, mais elle l'entendit. Le bruit sourd d'un corps qui percute violemment le sol, le craquement sec d'une vertèbre cervicale que l'on force, suivi d'un râle étouffé qui s'éteignit dans le bourdonnement des ventilateurs. Elle sortit du hangar. L'air extérieur semblait presque frais par contraste.

Quelques minutes plus tard, Turi sortit. Il s'essuyait les mains sur un chiffon huileux qu'il jeta dans une benne à ordures. L'odeur de suie et de sang métallique flottait autour de lui.

— Brûle le hangar, dit-elle.

L'Audi s'éloigna alors que le hangar 14 se transformait en une crémation nécessaire. L'ancien monde ne rendait pas l'âme, il partait en fumée noire au-dessus des cuves de fioul. Sofia reçut un SMS. Julien.

"Tu me manques. Reviens vite. J'ai préparé un risotto."

Elle regarda ses mains. Elles ne tremblaient plus. Elle venait de commander une exécution, et la seule chose qu'elle ressentait était une frigidité clinique qui s'installait dans ses os. Elle imaginait Julien, son intégrité, son risotto qui refroidissait, et l'abîme qui les séparait désormais.

— On rentre, Turi.

La voiture dévalait l'autoroute vers le Prado. Marseille défilait, magnifique et gangrénée. Sofia ferma les yeux. Elle n'était plus la fille exilée. Elle était le nouveau code source de la ville. Une larme froide coula le long de sa joue, mais elle ne l'essuya pas. C'était le dernier reste d'humanité qu'elle s'autorisait avant que le système ne soit définitivement verrouillé.

Le prix de la légitimité était une illusion. Elle l'avait compris. Pour que l'empire survive, elle devait devenir plus impitoyable que les machines qu'elle contrôlait. Le risotto de Julien attendrait une femme qui n'existait plus. L'Architecte, elle, avait déjà les yeux fixés sur la prochaine cible.

Chapitre 4

L'Heure du Loup

Le port autonome de Marseille ne dort jamais, il halète. C'est un poumon d'acier encrassé par le fioul lourd et le sel, une machine monumentale qui digère le monde pour en recracher le profit. À cette heure, celle où les chiens se taisent et où les loups sortent du bois, l'obscurité n'est qu'une nuance de gris industriel. Sous les portiques géants qui découpent le ciel violacé, le balai des cavaliers déplace des boîtes métalliques venues de Shanghai ou de Rotterdam. Chaque conteneur est une promesse : de la nique, du sang, ou de la data. Parfois les trois.

Sofia Mancini glissait sur le bitume défoncé du quai de la Joliette dans un sifflement électrique presque imperceptible. Sa Porsche Taycan était une ombre aérodynamique fendant la brume saline. Elle aimait ce contraste : le vieux monde de son père puait l'essence et la sueur de bras ; le sien était froid comme un serveur en Alaska. Mais ici, la réalité reprenait ses droits. L'odeur de la mer morte, celle qui stagne contre les coques rouillées des vraquiers, lui montait aux narines. Une odeur de fin de règne.

Elle gara la voiture devant « Le Terminus », un bar dont l'enseigne au néon grésillait dans un spasme agonisant. À l'intérieur, l'air était saturé de fumée de tabac froid et de l'acidité du vin de comptoir. Julien Vasseur l'attendait au fond, dans un box dont le skaï rouge était balaféré. Il ne ressemblait pas à un flic de la brigade financière ce soir, mais il en avait gardé la précision maniaque.

— On a retrouvé Tonio au terminal 4, murmura-t-il sans préambule. Sous un chariot cavalier. La logistique s'améliore, Sofia. On ne retrouve même plus les douilles.

Sofia s'assit. Elle ne commanda rien. Elle observa Julien, notant la tension de sa

mâchoire.

— Tonio était une anomalie, répondit-elle d'une voix dénuée d'empathie. La brutalité sans stratégie n'est que du bruit. Et le bruit attire l'attention. J'ai simplement rétabli le silence.

Julien se pencha en avant, posant son smartphone sur le bois poisseux de la table. L'écran affichait une suite de lignes de code et des logs de transactions Swift.

— Ton silence coûte cher, Sofia. J'ai tracé les nœuds de sortie de ton dernier virement. Douze millions d'euros volatilisés vers Singapour via un protocole de mixage. Tu penses que le sang s'efface quand on le convertit en tokens, mais tu as laissé une empreinte sur le Ledger. Un battement de cœur numérique. C'est ça que je tiens. Pas ton regard, pas ton nom. Ton erreur de syntaxe.

Sofia esquissa un sourire qui n'atteignit pas ses yeux. Le flic avait enfin trouvé une arme à sa mesure.

— Mon père croyait aux murs, aux entrepôts, aux calibres planqués dans les boîtes de conserve, dit-elle. Moi, je gère des flux. Et les flux n'ont pas de morale, Julien. Ils ne sont que de l'énergie en mouvement. Si tu bloques un nœud, le système en crée un autre. Tu chasses des fantômes alors que les monstres sont assis dans les bureaux climatisés à côté du tien.

Elle tendit la main et effleura le revers de sa veste. Le contact était électrique, une décharge de tension sexuelle mêlée à une haine pure. Julien ne recula pas. Il restait immobile, fasciné par le serpent.

— Ne me suis pas en sortant, murmura-t-elle. La brume est traîtresse ce soir.

Elle quitta le bar, laissant Julien seul avec ses certitudes et son whisky bon marché.

Elle reprit la route vers l'Estaque, là où la ville se craquelle, pour un dernier rendez-vous. Dans un hangar dévasté par le sel, les lieutenants de l'ancienne garde l'attendaient. Moretti en tête, celui qui avait servi son père pendant trente ans avant de commencer à siphonner les dividendes du terminal.

Moretti se leva, un sourire nerveux aux lèvres.

— Sofia. On s'inquiétait. Les affaires ne dorment jamais.

— Les affaires ont changé de fuseau horaire, Moretti.

Elle ne sortit pas d'arme. Elle ouvrit simplement sa tablette.

— À cet instant précis, vos portefeuilles numériques personnels sont en train d'être vidés. Le protocole Tornado Cash que vous pensiez inviolable a une faille. Vos 4,2 millions sont déjà en cours de redistribution vers des fonds de charité anonymes. Vous n'avez plus rien. Ni influence, ni capital, ni amis.

Le vieux mafieux blêmit. Sa main plongea sous sa veste, mais le geste était lourd, obsolète. Sofia ne cilla pas. Elle ne craignait plus le métal, elle contrôlait l'oxygène.

— On ne tue plus pour de l'argent, Moretti. On tue pour l'exemple. Vous quittez Marseille ce soir par le ferry de quatre heures. Destination Tunis. Sans retour. Si vous restez, vos noms seront envoyés à TRACFIN et à la brigade de Julien Vasseur dans la minute.

La défaite de Moretti fut silencieuse. Elle fut technique. Il ramassa ses restes de dignité et sortit dans l'obscurité, suivi par les autres ombres du hangar.

Sofia remonta dans sa Porsche. Elle roula vers le Prado, quittant la zone industrielle pour la zone résidentielle, de la sueur vers le luxe froid. Elle gara la voiture devant la villa familiale, une forteresse de marbre blanc dominant la mer. À l'intérieur, le silence était sépulcral. Les portraits de ses ancêtres, ces hommes aux visages burinés

par le soleil et la criminalité paysanne, semblaient la juger depuis les murs.

Elle monta dans son bureau, une pièce de verre et d'acier où des écrans géants affichaient les cours mondiaux et les flux de transactions en temps réel. Elle s'assit, la lumière bleue des moniteurs baignant son visage de porcelaine, lui donnant l'apparence d'un spectre technologique.

Elle posa son doigt sur le pavé tactile. Le curseur hésita un instant au-dessus d'une dernière ligne de code. D'un mouvement sec, elle valida l'ordre. À l'autre bout de la ville, un serveur s'activa. Une exécution fut programmée, non pas par un tueur à gages, mais par l'annulation d'une garantie bancaire qui protégerait un entrepôt de la saisie.

Elle sentit le sel sur sa peau, le goût de l'espresso encore amer sur sa langue, et ce vide immense dans sa poitrine. La reconnaissance de son père ne viendrait jamais. Il était mort dans son sang, et elle, elle régnait dans le froid.

Sur l'écran, une notification apparut. Un message de Julien : « J'ai vu ce que tu as fait au Terminal 4. Je ne peux pas t'arrêter. Pas encore. Mais je ne te laisserai pas devenir ce qu'ils sont. »

Sofia laissa échapper un petit rire sec, sans joie. Le flic croyait encore au salut. Il ne comprenait pas que dans ce monde, le seul moyen de ne pas devenir un monstre était d'en être l'architecte.

La violence n'était plus un spectacle. C'était une donnée. Elle éteignit les écrans. La pièce fut plongée dans le noir, à l'exception de la lune qui se reflétait sur la Méditerranée, une mer qui avait vu passer tant d'empires et tant de cadavres, et qui continuait de briller, indifférente, magnifique et cruelle. Comme elle.

Dehors, le Mistral hurlait maintenant entre les colonnes de la villa. La nuit n'était pas

finie. Elle ne faisait que commencer.

Chapitre 5

Les Dinosaurés

Le ciel de Marseille ne connaît pas le repos. Ce soir-là, il virait au violet électrique, saturé par la réverbération des projecteurs du Port Autonome qui léchaient les nuages bas. Sur les hauteurs du Roucas-Blanc, l'air poissait, chargé de fioul et de sel. Dans le salon de la villa Mancini, la climatisation ronronnait — un bruit blanc de bloc opératoire qui tentait d'étouffer la fin d'un monde.

Sofia réajusta sa soie noire. Sous le luxe de la coupe, elle sentait le contact rigide du transmetteur contre sa colonne vertébrale. Son armure. En bas, dans la salle à manger, l'odeur du vieux cuir et du tabac froid s'accrochait aux murs comme une malédiction. C'était là que les reliques l'attendaient.

Ils étaient quatre autour de la table en acajou : Marcucci, soixante-dix ans de trahisons gravées sur un visage parcheminé ; Tonton Ange, dont la gourmets en or semblait vouloir lui briser le poignet ; et les frères Valli, des bouchers reconvertis dont les mains gardaient les cicatrices des chantiers et des interrogatoires musclés. Devant eux, des rougets de roche grillés, la chair blanche et les yeux vitreux. Un repas de seigneurs pour des spectres d'un Marseille analogique.

— Ton père, Sofia, c'était un roc, commença Marcucci d'une voix qui ressemblait au bruit du gravier sous un pneu. On n'aime pas l'idée que tu veuilles transformer le sang de la famille en jetons numériques.

— Ce n'est pas une idée, Marcucci. C'est une réalité comptable.

Marcucci baissa les yeux. Pour un homme qui avait grandi avec le code d'honneur du

milieu, l'algorithme était une insulte qu'il ne savait pas comment venger.

Ange laissa échapper un rire gras qui se termina en quinte de toux, tachant sa serviette en lin d'une trace d'huile orangée.

— On fait transiter cinq tonnes par an par Mourepiane, petite. Tu penses que tes codes vont graisser la patte des douaniers ? Le cash sent la sueur et l'encre. C'est ça qui fait tourner la ville.

— Le cash est un mouchard, rétorqua Sofia. Vasseur est sur vos talons parce que vous comptez vos billets comme des épiciers. Vous êtes visibles. Vous êtes bruyants. Vous êtes... des fossiles.

Le mot tomba comme un couperet. Un silence de mort s'installa, rompu seulement par le cliquetis d'une fourchette contre la porcelaine. Sofia posa son smartphone au centre de la table, entre le plat de poissons et la bouteille de Bandol.

— Vos comptes au Luxembourg et aux Bahamas sont actuellement en cours de conversion. Dans soixante secondes, si je ne valide pas l'arrêt du script, vos avoirs deviennent du Monero sur un cold wallet dont je suis la seule à posséder la clé. Vous deviendrez, techniquement, des mendiants.

Les frères Valli se levèrent d'un bond, leurs chaises raclant le sol avec un cri strident. L'un d'eux porta la main à sa veste, là où le cuir de l'étui devait grincer.

— Rasseyez-vous, ordonna Sofia sans ciller. Le plomb ne vous rendra pas vos millions. Si je meurs, l'argent s'évapore dans le néant numérique.

C'était la violence du nouveau monde : propre, silencieuse, absolue. Marcucci regardait son téléphone comme s'il tenait une grenade dégoupillée. Il réalisa que les murs de sa villa, ses gardes et ses réseaux ne pesaient rien face à la jeune femme qui finissait calmement son verre de vin.

— Qu'est-ce que tu attends de nous ? murmura Toussaint, le visage soudain décomposé.

— Votre soumission. Et la liste de ceux qui ont ouvert la porte à mon père le soir de son « accident ».

Le silence de Marcucci fut cette fois révélateur. Il baissa les yeux. Il avait peur non de la mort, mais de l'impuissance. Elle se leva, sa silhouette se découpant contre la baie vitrée.

— Le dîner était excellent. Mais évitez la boutargue, Marcucci. C'est trop salé pour votre tension.

Elle quitta la villa, laissant les vieux seigneurs prostrés autour d'une table chargée de cadavres de poissons. Mais la victoire avait un goût de cendre. Dans l'Audi qui la descendait vers le port, Sofia reçut un message de Julien. *« Tu rentres quand ? Je t'ai attendue. »* Elle sentit une pointe de douleur dans sa poitrine, un reste d'humanité qu'elle s'efforçait d'étouffer.

— Terminal 4, Momo, dit-elle à son chauffeur.

L'entrepôt de l'Estaque sentait le goudron et la mer morte. À l'intérieur, sous la lueur vacillante d'une lampe à acétylène, l'oncle Donat l'attendait. Il tenait un carnet à spirales, une assurance-vie analogique contenant les secrets que le code ne pouvait effacer.

— Tu ne peux pas rendre ce nom propre, Sofia, cracha le vieil homme. On ne lave pas le sang avec du silicium. J'ai un coursier. Si je ne donne pas le signal, Julien reçoit tout. Tes preuves, tes meurtres, ton empire.

Sofia observa ce vestige du passé. Elle ne piraterait pas ce carnet. Elle ne négocierait pas avec ce spectre. Elle sortit son propre téléphone et activa le brouilleur de fréquences qu'elle avait fait installer sur la zone. Le signal de Donat mourut instantanément dans les ondes.

— Le monde ne tourne plus au papier, oncle.

Elle fit signe à Momo. Elle n'eut pas besoin de regarder. Elle sortit de l'entrepôt alors que le bruit sourd d'une lutte s'élevait derrière elle.

— L'oncle Donat a toujours aimé la mer, dit-elle à Momo lorsqu'il la rejoignit. Qu'il aille la voir de plus près. Ce soir.

Elle rentra au Prado. Julien l'attendait dans la cuisine, un tablier sur ses hanches de flic, l'odeur du romarin remplaçant celle du fioul. Il avait préparé un repas simple, une vie normale qu'il lui offrait sur un plateau d'argent.

— Tu as l'air fatiguée, dit-il en l'embrassant.

Sofia ne répondit pas. Elle sentait le poids du Ledger dans son sac, et celui de l'exécution de Donat sur ses épaules. Elle tendit la main vers le visage de Julien, mais s'arrêta à quelques millimètres de sa peau. Elle ne pouvait plus le toucher sans le salir. Elle venait de purifier l'empire, de liquider les traîtres et de numériser le crime, mais elle avait scellé sa propre solitude.

Marseille scintillait au loin, une constellation de lumières froides sur une mer d'huile. La Reine des Fantômes venait de prendre son trône. Et le trône était un autel. Elle s'assit en face de l'homme qu'elle aimait, sachant que chaque seconde passée avec lui était désormais un mensonge codé en binaire, une faille de sécurité qu'elle finirait, elle aussi, par devoir écraser.

Chapitre 6

Flux Tendus

Le Terminal Méditerranée n'est pas un lieu, c'est une tuyauterie à ciel ouvert. Ici, Marseille ne sent plus la lavande des cartes postales, mais le fioul lourd, l'iode rance et le caoutchouc brûlé. À 23h15, la chaleur n'est pas tombée ; elle s'est épaissie, collant aux conteneurs empilés comme des Lego géants, des blocs d'acier marqués CMA CGM et Maersk qui soupirent sous leur propre poids.

Sofia Mancini observait le ballet sur ses écrans depuis sa villa de l'Estaque. Le reflet des graphiques bleutait son visage, soulignant l'arête trop droite de son nez, héritage d'un père qui n'avait jamais su lui parler que par le silence ou l'ordre. Sur l'écran central, un semi-remorque Volvo blanc avançait entre les rangées de métal. À l'intérieur, trois millions d'euros de serveurs. Pour les lieutenants de son père qui comptaient encore leurs liasses au PMU d'Endoume, ce n'était que du matériel. Pour Sofia, c'était l'infrastructure de son règne.

— Le signal est stable, murmura-t-elle.

Dans l'oreillette, la voix de Marco grésilla :

— On entre dans la zone d'ombre du quai 4. Les caméras du port sont switchées. Dix minutes avant le prochain glitch.

Sofia zooma sur le secteur nord. Des ombres se détachaient des carcasses d'acier. Des vestes tactiques, une fluidité de prédateurs. C'était la faction de « L'Oncle » — les puristes, ceux qui croyaient que le trafic devait encore sentir la poudre et la pisse.

Le premier coup de feu fut une étincelle silencieuse à l'écran, mais Sofia l'entendit

dans son oreillette comme un coup de tonnerre. Le pare-brise du Volvo explosa. Le camion percuta un chariot cavalier dans un fracas de métal qui dut résonner jusqu'au Vieux-Port.

— Embuscade ! hurla Marco. Ils ont des calibres lourds !

Sofia ne paniqua pas. Ses doigts volèrent sur le clavier, contournant les sécurités hydrauliques du terminal. Elle prit la main sur le TOS, le logiciel de gestion automatisée du port.

— Marco, utilise la grue 12. Elle est déverrouillée.

À l'écran, la grue gigantesque pivota avec un gémissement atroce, son crochet de plusieurs tonnes balayant la zone comme le fléau d'un dieu antique. Les assaillants durent se jeter au sol pour ne pas être fauchés par la masse d'acier. C'était de la violence cinétique. La technologie au service de la brutalité pure.

À cinq cents mètres de là, dans une Peugeot 308 banalisée, Julien Vasseur regardait le port s'embraser. Son adjoint, Léo, tremblait sur son ordinateur de bord.

— On a une anomalie majeure, commissaire. Quelqu'un pilote le terminal à distance.

Julien serra le volant. Il savait que c'était elle. Il pensait à l'odeur de jasmin et de métal de Sofia, la veille au soir. Il devrait rédiger des mandats, pas guetter une livraison comme un voyou. Une explosion déchira la nuit, un réservoir de carburant touché par une balle perdue.

— Marco ! Rapport ! ordonna Sofia dans sa suite.

— On a le camion, mais la cargaison est endommagée. On se retire.

— Prenez les disques durs, laissez les châssis. C'est la donnée qui compte, pas la ferraille. Les flics arrivent.

Elle vit les phares de la Peugeot de Julien approcher sur l'écran périphérique.

— Interdiction de tirer sur la 308, Marco. C'est un ordre. Je déclenche l'alarme incendie.

Elle frappa une touche. Les canons à mousse du bloc B s'activèrent, inondant le quai d'une neige chimique étouffante. La visibilité tomba à zéro. Julien sortit de sa voiture, submergé par cette mousse amère qui lui brûlait la gorge. Il tendit la main dans le brouillard blanc, comme pour attraper un fantôme. Le silence revint, entrecoupé par les sirènes lointaines.

Deux heures plus tard, Sofia gara sa Porsche Taycan devant « Chez Tante Rose », une enclave de briques rouges coincée entre deux entrepôts. Elle n'avait pas dormi. Elle avait déjà analysé les fichiers récupérés : son oncle n'importait pas que de la coke, il avait infiltré le système de gestion du port pour faire disparaître des conteneurs entiers des manifestes officiels.

Elle entra. L'air sentait l'ail frit et le tabac froid. Marco l'attendait au fond, flanqué de deux types aux nuques épaisses. Julien Vasseur entra quelques minutes après elle, le costume encore taché de mousse chimique, son Sig Sauer invisible mais présent sous sa veste.

— Sofia, princesse, lança Marco d'une voix grasse. Ton père comprenait le partage. Tes serveurs de crypto, ça encombre les affaires.

Sofia s'assit, posant son téléphone sur la nappe à carreaux.

— Marco, tes comptes sont à zéro depuis trois minutes. Tu n'as plus d'amis, tu n'as plus d'argent. Tu n'as plus que cette chaise.

Le visage du lieutenant passa du rouge au livide.

— Sale pute, éructa-t-il en glissant sa main sous la table.

Le mouvement fut trop lent. Tonio, resté dans l'ombre derrière Sofia, saisit une

bouteille de rosé et l'écrasa sur le crâne de Marco. Le verre explosa. Julien dégaina, pointant Tonio, qui braqua immédiatement son Glock sur la poitrine de l'enquêteur.

— Pose ça, Julien, dit Sofia sans une émotion dans la voix. La purge est faite. Marco n'est plus rien.

Elle tourna son écran vers Julien. On y voyait les flux financiers du clan Mancini se restructurer en temps réel, s'évaporant dans des protocoles de chiffrement inaccessibles.

— Tu es venu m'arrêter ? reprit-elle. Tes collègues sont vendus depuis des années. Je n'ai fait que racheter leur contrat. Va-t'en. Je t'enverrai de quoi faire tomber les complices de Marco au port. Tu auras ta promotion. Et moi, j'aurai la paix.

Julien regarda la tache de sang et de vin qui s'étalait sur la nappe. Il réalisa qu'il ne l'arrêterait jamais. Elle n'était plus une femme, elle était devenue Marseille : une entité organique avec laquelle on ne négocie que sa propre survie.

Sofia quitta le restaurant. Dehors, le Mistral se levait, nettoyant le ciel mais laissant l'odeur de brûlé stagner sur les quais. Elle monta dans la Taycan. Le sifflement électrique de la voiture l'enveloppa.

— Direction le terminal, Tonio, dit-elle. Il reste des livraisons en attente.

Elle regarda son reflet dans le rétroviseur. Ses yeux étaient vides, deux billes d'acier froid. Elle avait sauvé l'empire, mais elle avait définitivement effacé l'humain. Le port continuait de respirer, indifférent aux cadavres sous la mousse. Le flux ne s'arrête jamais. Il change juste de mains.

Chapitre 7

L'Empreinte Numérique

Le bureau de Julien Vasseur n'était pas une pièce, c'était une cellule de dégrisement volontaire. À la Brigade Financière, on ne brassait pas de l'héroïne, on brassait du vent numérique et des tableurs Excel qui finissaient par saigner. Ce soir-là, Marseille s'incrustait par la fenêtre, lourde de fioul et de sel en décomposition. Une chaleur de plomb collait la chemise de Julien à sa colonne vertébrale.

Sur son double écran, le logiciel Chainalysis crachait ses graphes. Des milliers de points reliés par des fils invisibles. L'argent des Mancini ne voyageait plus dans des sacs de sport ; il glissait dans les veines de la fibre optique. Sofia avait troqué le fusil à pompe contre le code Solidity.

Julien fixa le point nodal : un portefeuille anonyme, une adresse *0x71C...*, interagissant avec une société-écran maltaise, Aeon Logistics. Un clic. Le script de traçage qu'il avait codé en secret finit par mouliner la donnée brute. Une faille de latence dans le mixeur de fonds venait de parler.

Le verdict tomba dans un silence clinique. Le portefeuille appartenait à Sofia Mancini. Une transaction de 450 BTC. Une preuve de blanchiment irréfutable. Le genre de pièce à conviction qui brise un empire.

Julien recula. Le grincement de son fauteuil fut la seule réponse au silence de l'Évêché. Il aurait dû appeler le procureur. Il aurait dû ressentir ce triomphe dogmatique qui l'habitait d'ordinaire. À la place, il ne sentit qu'une nausée acide.

Trois jours plus tôt, au Vallon des Auffes, Sofia l'avait regardé avec cette distance

aristocratique. « On ne sort pas de l'eau sans se mouiller, Julien. Mon père a construit des murs. Je construis des ponts. » Devant son écran, il comprenait enfin le prix du péage.

Ses doigts survolèrent le clavier. S'il cliquait sur « Sceller », Sofia devenait une cible. On briserait ses serveurs, on perquisitionnerait la villa du Prado. Et lui, l'enquêteur intègre, recevrait les félicitations d'une hiérarchie qui ne cherchait qu'un scalp célèbre.

Il ouvrit le terminal de commande. Dans le Milieu, le silence est une marchandise. Ici, c'était une suppression de lignes de code.

```
`rm -rf /data/traces/mancini_aeon_link.db`  
`history -c`
```

Il appuya sur Entrée.

```
*Command successful. No such file or directory.*
```

C'était fait. Le lien était rompu. Julien venait d'assassiner sa propre intégrité. Il éteignit ses écrans et l'obscurité envahit la pièce. Ce n'était pas le silence de la paix, mais celui d'un territoire conquis par l'ombre.

Le lendemain, il retrouva Sofia à *L'Épuisette*. Territoire neutre où la bourgeoisie admire la misère pittoresque des pêcheurs. Sofia portait une robe en lin d'un blanc chirurgical. Elle poussa vers lui une assiette de boutargue à l'huile d'olive. Un goût puissant, salé jusqu'à l'écoeurement.

— Tu as mauvaise mine, Julien, dit-elle.

— La justice est morte de froid dans un serveur cette nuit.

Elle ôta ses lunettes. Ses yeux gris semblaient absorber toute la chaleur ambiante.
— La coke est une donnée, Julien. Et je n'aime pas les pertes de données.

Un serveur arriva, brisant la croûte d'un loup au maillet d'argent. Un rite de mise à mort.

— La transaction Azure a disparu, lâcha Julien, la voix basse.

Sofia marqua un temps d'arrêt. Un instant fugace où son masque se fendilla.

— C'est une sage décision. Pour tout le monde.

— Ne te méprends pas. Je l'ai fait parce que je préfère une criminelle que je peux lire sur un écran à un fantôme qui tire dans la foule.

C'était un mensonge. Il l'avait fait par addiction.

— Viens avec moi, dit-elle en posant sa main fraîche sur la sienne. Je dois inspecter un terminal au port. Tu verras ce que tu as sauvé.

La Mercedes Classe S fendait l'air poisseux du port autonome dans une fraîcheur de morgue. Ils s'arrêtèrent devant un hangar marqué du logo Aeon. À l'intérieur, une cage de Faraday abritait des rangées de serveurs. Le pouls électrique du Milieu.

— Voici le nouveau Marseille, dit Sofia. Chaque kilo de marchandise est tracé ici. On ne gère plus des stocks, on gère des flux. La violence est une perte d'énergie. Elle coûte cher en avocats. Le futur du crime est invisible.

Un bruit sourd retentit au fond du hangar. Un cri étouffé, suivi du choc d'une chaîne contre une paroi de fer. Julien se tourna, la main glissant vers son arme de service. Sofia ne cilla pas.

— Ne te retourne pas. C'est le passé qui résiste au futur.

Dans l'ombre, deux types traînaient une forme humaine ensanglantée vers l'arrière du bâtiment. L'indifférence de Sofia était plus brutale que n'importe quel coup. Elle était la gestionnaire d'un abattoir technologique. Julien comprit que son geste à la brigade n'avait pas sauvé une femme, mais validé une machine à broyer de la viande.

— On ne purifie pas un empire avec de l'eau bénite, Julien. On élimine les scories. C'est ce que tu as fait ce matin. Tu as corrigé une instabilité.

Elle s'approcha, ses doigts sentant l'ozone et l'acier froid. Julien était pétrifié. Dehors, le Mistral soulevait la poussière sur les quais. Un cargo géant entra dans le port, escorté par des remorqueurs minuscules.

— Raccompagne-moi. J'ai un virement à valider.

Julien jeta un dernier regard vers l'ombre où l'homme avait disparu. Il n'y avait plus rien. Juste le ronronnement des serveurs et l'éclat aveuglant du soleil sur les eaux huileuses. La trahison était consommée.

Huit heures plus tard, il était de nouveau à son poste. Morel, son chef, s'approcha en exhalant une odeur de tabac froid.

— Alors Vasseur ? Cette piste crypto sur Aeon ?

— Une impasse, patron. Les protocoles sont inviolables. On brasse du vent.

Morel soupira.

— C'est Marseille. Avant, ils cachaient les liasses dans les pneus. Maintenant, c'est dans les nuages. Tu devrais aller dormir, tu fais une sale tête.

Julien fixa son écran. Il ne cherchait plus. Il savait désormais la vérité : dans un empire technologique, la meilleure façon de cacher un crime est de le transformer en un simple bug informatique.

Et Julien Vasseur était devenu le meilleur déblogger du Milieu.

Chapitre 8

Le Grand Pivot

L'air dans le bureau de la villa du Prado était une insulte aux poumons. Une masse compacte, chargée d'ozone et de l'odeur âcre des processeurs qui moulinaient dans la pièce adjacente. Dehors, Marseille s'étouffait sous un dôme de chaleur cuivrée. Le mistral était tombé, laissant place à cette moiteur statique qui fait remonter l'arôme de la vase et du fioul depuis le Vieux-Port jusqu'aux balustrades de marbre des quartiers chics.

Sofia Mancini fixait l'écran. La pâleur du cristal se reflétait sur ses traits, lui donnant le masque figé d'une idole de verre. Sur le bureau en noyer — vestige d'une époque où son père, Don Salvatore, signait ses arrêts de mort à l'encre et au sang — un verre de grappa piégeait les reflets de la chambre de calcul. Le script de décryptage venait de mordre la poussière de la clé Ledger retrouvée dans les coffres du port.

Le silence n'était pas vide. C'était le silence des prédateurs. À côté d'elle, Turi restait debout, une ombre de cent kilos, les mains croisées. Chez les Mancini, le silence était une monnaie d'échange. Celui de Turi valait de l'or.

— Regarde, Turi, murmura Sofia. Sa voix était sèche comme du papier de verre.

L'écran cracha une forêt de nerfs numériques. Pas de colonnes de chiffres, pas de noms de politiciens. Juste du code froid, des contrats automatiques qui s'exécutaient sans pitié dès qu'un cargo franchissait la digue. C'était la fin de la corruption à l'ancienne ; le pot-de-vin était devenu un algorithme.

— Ton père préparait sa sortie, comprit Turi.

— Il ne s'est pas fait assassiner par hasard. Il a orchestré la faille. Il a ouvert la porte pour que je voie qui allait s'y engouffrer.

Elle cliqua sur un dossier intitulé « L'Émondage ». En haut de la liste, surligné en rouge : Rocco Mancini. Son oncle. Le gardien de la tradition qui parlait d'honneur en découpant des agneaux à la broche.

— Rocco a vendu les accès du terminal 4 aux Calabrais, continua Sofia. Il pensait doubler le vieux. Mais mon père a laissé la trahison devenir visible pour que je n'aie pas à deviner qui éliminer.

Elle se leva, ses articulations craquant dans la pièce clinique. En bas, dans l'allée, la Maserati Levante brillait comme un scarabée de métal noir. Une voiture de parvenu qui hurlait la puissance, sentant encore le tabac froid et le parfum de jasmin de Salvatore.

— Le Milieu traditionnel est mort, Turi. La police, les drones, la surveillance globale... On ne peut plus déplacer des tonnes de blanche comme dans les années 90. Le profit n'est plus dans la marchandise. Il est dans le contrôle du canal. Si tu possèdes les algorithmes de douane, tu prends une commission sur chaque atome qui entre dans cette ville.

Elle se tourna vers lui. Son regard n'avait plus rien de filial.

— Mais pour que ça tienne, il faut une structure propre. Sans vieux dinosaures qui règlent les litiges à la kalachnikov.

— Tu vas tuer Rocco ?

— Non. Je vais le liquider. Tuer, c'est émotionnel. Liquider, c'est comptable.

Ses doigts survolèrent le clavier. Elle ne voyait plus de visages, elle voyait des vecteurs. Elle activait des protocoles de « rug pull » sur les comptes de son oncle. En quelques clics, elle déverrouillait la gorge numérique du clan. Six millions d'euros se volatilèrent dans des cold wallets inaccessibles. C'était la déshydratation financière.

Soudain, son téléphone vibra. Un message de Julien. *« Dîner ce soir ? Vallon des Auffes. 20h. »*

Julien Vasseur. L'homme qui dormait dans son lit et qui passait ses journées à la brigade financière à traquer le nom Mancini. Elle l'aimait avec une intensité qui l'effrayait, une soif de normalité qui était son unique faille. Mais il était le scalpel de l'État, et elle était la tumeur qu'il rêvait d'extraire.

— On sort, Turi. Chez l'oncle Rocco. Il est temps de lui montrer que le monde a changé de propriétaire.

Ils quittèrent le Prado. La mer, sur leur gauche, était d'un bleu d'acier, indifférente. La propriété de Rocco, une bastide nichée dans les collines de Cassis, respirait l'ancien monde : vignes, pins parasols et odeur de bouillabaisse. À l'entrée, deux types en polo noir s'écartèrent.

Rocco était sur la terrasse, face au grand large. La table était dressée. Oursins, pain de campagne, vin blanc perlant de condensation. L'image de la réussite acquise par la peur.

— Sofia ! s'exclama Rocco. On allait entamer les oursins. Ton père les adorait.

Il s'approcha pour l'embrasser. Sofia ne bougea pas. Elle sentit l'anis et la sueur. L'odeur de la trahison.

— On n'a pas le temps, Rocco. Mon père a laissé un testament numérique très précis.

Rocco fronça les sourcils, saisissant un morceau de pain.

— Ses histoires d'ordinateurs... Le vrai pouvoir n'est pas dans les machines, petite. Il est dans la rue. Dans le nombre d'hommes qui se lèvent quand tu entres dans une pièce.

Sofia prit un oursin, l'ouvrit avec un couteau en argent. La chair orange palpait encore. Le goût du sel et de la mort.

— Le vrai pouvoir, c'est de savoir que tes hommes ne se lèveront plus, parce qu'ils n'ont plus de raison de le faire.

Elle posa sa tablette sur la nappe.

— J'ai bloqué tes comptes, Rocco. Panama, Seychelles, Genève. Tout. Tu n'es plus qu'une relique de l'époque du plomb, une pièce de monnaie démonétisée. Tu parles de respect alors que tu n'as plus les codes pour déverrouiller ta propre existence.

Rocco vira au gris. Il réalisa qu'il n'était plus face à sa nièce, mais face à une nouvelle espèce de prédateur.

— Qu'est-ce que tu veux ? cracha-t-il.

— Tu signes les transferts de propriété de tes sociétés-écrans. Tu te retires en Sicile. Tu ne remets plus les pieds ici. En échange, je ne déclenche pas la purge auprès de la financière et des clans des quartiers Nord. Tu gardes ta vie, mais tu perds ton nom.

Rocco regarda ses hommes de main. Ils hésitaient, sentant le vent tourner. Il apposa son empreinte sur l'écran. *Transfert complété.*

— Turi, donne-lui son dernier repas, dit Sofia en s'éloignant.

Turi prit la bouteille de vin blanc et la vida lentement sur les oursins restants. Une insulte suprême.

Elle retrouva Julien à 20h, « Chez Fonfon », au creux du Vallon des Auffes. L'air y était chargé de friture et de sel cristallisé. Julien l'attendait, fatigué, le regard marqué par les nuits de surveillance. Sofia s'installa, ses genoux froids sous la nappe de lin.

— Tu as mauvaise mine, Sofia, dit-il en faisant tourner son verre.

— Le deuil est une logistique épuisante.

Elle mentait avec une précision chirurgicale. Dans son sac, le terminal recevait des impulsions. Le crime devenait une infrastructure invisible.

— On a saisi un chargement au port, lâcha Julien. Des serveurs haute performance. Pas de drogue, juste du silicium. Ton oncle se lance dans la tech ?

— Mon oncle est un homme du passé, Julien. Il ne comprend pas que la violence a changé d'état. Elle est devenue gazeuse. Invisible.

Un vrombissement de moteur brisa l'instant. Une Audi RS6 noire ralentit sur le quai. Le signal de Turi. Sofia sentit une goutte de sueur couler entre ses omoplates. Elle devait partir.

— Je dois y aller. Une urgence avec la succession.

Julien ne se leva pas. Il fixa la tache de vin sur la nappe.

— Si tu franchis ce pont, Sofia, je ne pourrai plus te suivre. La financière a ouvert une enquête sur les flux crypto. C'est une question de jours.

— Alors assure-toi d'être celui qui signe les mandats, Julien. Au moins, je saurai que c'est toi.

Elle quitta la terrasse. Ses talons claquaient sur le pavé. Dans l'habitacle de la Maserati, elle ferma les yeux.

— Direction le port, Turi. Terminal 4. C'est là que mon père a caché le serveur physique. On débranche la prise de l'ancien monde.

La voiture s'élança dans les entrailles de Marseille. Alors qu'ils approchaient des grilles, les grues portuaires se dressèrent contre le ciel comme des divinités de métal. Sofia sortit sa tablette. Elle ne visait pas les hommes de l'oncle qui tentaient de barrer la route, elle visait le système. D'un geste, elle libéra les verrous magnétiques des grues. Au-dessus d'eux, des tonnes d'acier commencèrent à bouger, une symphonie mécanique orchestrée par une femme dans une voiture de luxe.

Le fracas des conteneurs écrasant les berlines des assaillants mit fin au règne de Rocco. La violence n'était plus un fait social, c'était une exécution programmée.

22h00. Sofia était de nouveau seule dans le bureau du Prado. Turi était à l'infirmierie, l'oncle était dans un avion sans retour. Elle saisit son téléphone et composa le numéro de Julien. Elle savait qu'il était encore au bureau, entouré de ses graphiques de flux financiers.

L'appel fut pris à la première sonnerie. Le silence dura de longues secondes, seulement haché par la respiration lourde de Julien à l'autre bout de la ligne. Sofia ne porta pas l'appareil à son oreille. Elle le posa sur le bureau en bois précieux, activa le haut-parleur et lança un programme de synthèse vocale qu'elle avait préparé.

— *« L'abonné que vous tentez de joindre n'existe plus »* , récita la voix artificielle, métallique et parfaite. *« Veuillez mettre à jour vos protocoles de sécurité. »*

À l'autre bout, elle entendit le bruit d'un briquet, puis le soupir brisé de Julien. Il comprit. Le mur de verre était désormais définitif. Sofia Mancini effaça le contact de son répertoire. Elle éteignit la lumière. Seule restait la lueur des serveurs, battant comme un cœur de néon dans l'obscurité de la villa. Marseille n'appartenait plus aux hommes, elle appartenait au code. Et Sofia en était l'unique architecte.

Chapitre 9

Ombres Chinoises

L'air de Marseille, ce soir-là, n'était pas une brise ; c'était une gifle de fioul lourd et de sel rance qui s'écrasait contre les pare-brise. Dans l'habitacle de la Peugeot 5008 banalisée, l'odeur de la sueur froide et du café bon marché s'accrochait aux tissus comme une malédiction. Julien Vasseur gardait les mains sur le volant, les articulations blanchies. À sa droite, Gallo vérifiait son Sig Sauer. Le cliquetis du métal marquait une attente qui fermentait dans le silence. Un silence de plomb, celui des suspicions qui n'osent pas encore se dire.

— On est en place, cracha Gallo dans la radio.

La cible : un ancien entrepôt frigorifique de l'Estaque. Une carcasse de béton vomissant des câbles par ses fenêtres condamnées. Officiellement, un stockage de pièces turques. Officieusement, le poumon de silicium de l'empire Mancini. Une ferme de minage où des centaines de processeurs transformaient l'électricité détournée du port en or numérique.

— Groupe A, on engage.

Le signal. Julien sortit. La chaleur de la nuit le frappa, chargée d'une odeur métallique. Les hommes de la BRI se mouvaient comme des ombres mécaniques. Pas de gyrophares. Juste le gravier qui craquait.

Le bélier frappa. L'acier céda. Une odeur d'ozone et de plastique brûlé explosa au visage des flics.

Julien entra dans le sillage des hommes en noir. Ce qu'il vit n'avait rien de la criminalité de son père. Pas de ballots de blanche. Des rangées infinies de racks, des kilomètres de câbles Ethernet bleus s'enroulant comme des veines autour de l'aluminium. Les diodes clignotaient, bal de lucioles synthétiques sur les cagoules. Le sifflement aigu des ASICs, ces machines de guerre cryptographique, saturait l'espace.

— On prend tout, Vasseur, lâcha Gallo derrière son masque. Si on a les serveurs, on a la tête de la petite Mancini. Elle est finie.

Julien ne répondit pas. Son cœur cognait. Il savait ce qu'il cherchait : les serveurs "nœuds", ceux qui hébergeaient les clés privées du système Orpheus. Il feignit d'ajuster son équipement, se plaçant entre Gallo et la console principale. Ses doigts ne tremblaient plus. Ils étaient précis, habitués à l'ombre. Il sortit le "Rubber Ducky" de sa poche. L'acte était une trahison pure, une souillure physique qui lui pesait sur l'estomac comme une portion de cendre.

— Je m'occupe de l'extraction, dit Julien, la voix clinique. Sécurisez le fond du hangar, j'ai vu une porte dérobée.

Gallo hésita. Ses yeux plissés sous la visière sondaient le calme trop parfait de son partenaire. Puis il tourna les talons. Julien inséra la clé. L'interface s'affola. En quelques secondes, le script "Wipe" corrompit les secteurs de démarrage. Il força l'arrêt des ventilateurs.

Le sifflement monta d'une octave, devenant un hurlement. L'odeur de l'ozone vira au roussi.

— Surcharge ! hurla Julien. Ils ont un "kill switch" thermique !

Il frappa violemment le boîtier du serveur avec la crosse de son arme, un geste de rage simulée pour briser les plateaux de lecture. Un arc électrique jaillit, révélant la

sueur sur son front. Les écrans s'éteignirent un à un, sombrant dans le noir. Le silence qui suivit fut plus violent que l'assaut.

Gallo revint en courant. Il posa sa main sur le métal brûlant et jura. Il regarda Julien. Un regard de pitié froide, de vieux flic qui a tout vu et qui commence à comprendre.
— T'as vu ce qui s'est passé, Vasseur ? T'étais dessus.
— Le script s'est lancé dès qu'on a touché au clavier, mentit Julien. On a été trop lents.

Gallo ne dit rien. Il ramassa un sac de preuves vide de sens. Le raid était un succès tactique, mais un désastre judiciaire.

Une heure plus tard, l'Audi S3 de Julien grimpait vers le Prado. Le décor changeait. L'Estaque et son fioul laissaient place aux villas de calcaire blanc. Ici, l'air ne sentait plus la sueur, mais le jasmin et le chlore des piscines, une odeur de propre industriel qui tentait vainement de masquer la corruption.

La villa Mancini s'ouvrait comme une forteresse de verre. Sofia l'attendait sur la terrasse. Elle n'était pas une figure romantique, elle était une gestionnaire de risques. Sur la table, les "alouettes sans tête" fumaient à côté des figes fraîches. Le rite de l'appartenance.

Julien s'assit. Il se sentait aliéné, un accessoire qu'on range après usage.
— Gaetano va être ramassé au petit matin, dit-il en fixant son assiette. Les preuves que j'ai laissées sur les serveurs grillés le désignent.
— Sans moi, Julien, les gamins des tours se tirent dessus pour un mètre carré de trottoir, répondit Sofia en coupant sa viande avec une précision chirurgicale. Avec moi, ils apprennent à compter.

Elle ne cherchait pas à se justifier. Elle imposait sa règle. Elle lui tendit une enveloppe. Le prix de son silence, ou peut-être la suite de sa chute.

Julien ne regarda pas le contenu. Il sentait le poids de son Sig Sauer contre sa côte. L'arme ne pesait plus le poids de la loi, mais celui d'une pièce à conviction contre lui-même. Il mangea, le goût des aliments se mêlant à celui de la cendre dans sa bouche.

Un message vibra dans sa poche. Le téléphone de secours. Un seul point sur l'écran. Un point final à son innocence.

Il leva les yeux vers la mer. Marseille scintillait en bas, indifférente, corps malade que l'on ne cherchait plus à soigner. Il avait sauvé l'empire. Il avait choisi son camp. Désormais, il n'était plus l'homme qui traquait les monstres, mais l'ombre qui s'assurait que leurs écrans restent allumés.

Sofia lui sourit, un sourire qui n'atteignait pas ses yeux de prédateur.
— Mange, Julien. La nuit est terminée.

Il reprit une fourchette, tandis que le soleil commençait à mordre l'horizon, baignant la terrasse d'une lumière crue qui ne pardonnait rien. Le silence reprit ses droits, épais, matériel. Une chape de plomb qui scellait son destin dans le marbre blanc du Prado.

Chapitre 10

Algorithme de Mort

La climatisation de la villa du Prado ronronnait, un bourdonnement stérile qui tentait d'étouffer le cri des cigales agonisant sous le cagnard de midi. À travers les larges baies vitrées, la Méditerranée n'était qu'une plaque de métal brossé, aveuglante et immobile. Sofia Mancini, assise devant son triptyque d'écrans incurvés, faisait rouler une bague en or gris à son auriculaire. Un vestige d'une époque où la violence se mesurait au calibre. Son père, le vieux Donato, aurait réglé cette affaire à la Joliette, entre deux rangées de conteneurs, avec du plomb et de la sueur. Sofia, elle, utilisait de la lumière et du vide.

Sur la table en marbre noir, à côté d'un clavier mécanique, reposait une assiette de panisses froides et un espresso serré dont l'huile formait un iris sombre à la surface. Elle n'avait pas faim. La nourriture était un ancrage matériel dans un monde qu'elle était en train de dématérialiser. Ses doigts survolèrent les touches. Pas besoin de jargon, seule la sentence importait. Elle libéra la faille qu'elle couvait depuis des mois. Une porte dérobée, une trahison mathématique achetée à prix d'or.

En une fraction de seconde, les coffres-forts de Marco « Le Grêle » s'évaporèrent. À Cassis, le lieutenant de son père devait fixer sa clé USB Ledger avec la stupeur d'un condamné. Six millions d'euros en Tether s'aspirèrent dans un mixer intraçable avant d'être redistribués vers des comptes d'ONG. Une ironie chirurgicale : humilier les parrains par la dépossession. Sofia ne s'arrêta pas là. Elle ouvrit un second terminal, une mosaïque de flux vidéo piratés de la PJ. Julien était là, les yeux rougis par les nuits blanches, silhouette fatiguée dans l'ombre d'un bureau encombré. Elle déposa une trace, une traînée de miettes numériques menant directement aux IP des planques dissidentes. Elle lui offrait une victoire sur un plateau d'argent pour mieux masquer

son propre sacre.

Elle but une gorgée de son café. Il était froid. Un goût de terre et de cendre.

Deux heures plus tard, elle gara l'Audi RS6 sur le parking surplombant le Vallon des Auffes. L'habitacle pressurisé exhalait une odeur de cuir neuf et de désinfectant. Dehors, la chaleur la frappa comme une insulte. Elle descendit les marches vers l'enclave de pierre où l'iode se mélangeait au fioul lourd des pointus. Julien l'attendait à une table de terrasse de « L'Épuisette ». Sa chemise blanche était froissée, son regard fiévreux trahissait une excitation de gosse.

— C'est une journée historique, Sofia, dit-il en lui serrant la main. Sa paume était chaude, presque brûlante. On a fait tomber Marco. Et une dizaine d'autres. C'est le chaos au port. Le clan Mancini est en train de s'effondrer de l'intérieur.

Sofia lissa sa robe en soie noire, masquant l'éclair de triomphe qui traversait son regard. Elle joua la partition de l'héritière éplorée, de l'ombre dans la lumière.

— C'est peut-être enfin le moment où cette ville pourra respirer, murmura-t-elle.

Le serveur, un homme au visage tanné par le sel et les secrets, apporta un plat de sardines grillées et des oursins ouverts. L'odeur de la chair brûlée et l'âpreté de l'iode saturèrent l'air. Sofia détacha délicatement la chair d'un poisson, isolant les arêtes avec une précision de légiste. Julien parlait de justice, de mandats d'amener, de victoires institutionnelles. Il ne voyait pas que la femme en face de lui était l'architecte du chaos qu'il célébrait. Il ne comprenait pas qu'il n'était que le bras armé d'une purge qu'il ne contrôlait pas.

— À la justice, dit Julien en levant son verre de Cassis blanc.

— À l'avenir, répondit-elle.

Le cristal tinta, un son pur et fragile. L'addition arriva sur une soucoupe piquée par le sel. Julien paya avec sa carte de service, marquant son territoire de flic. Ils se séparèrent sur un baiser au goût de tabac froid et de défaite imminente.

Alors qu'elle remontait vers la corniche, son téléphone crypté vibra contre sa cuisse. Une alerte rouge. Un accès forcé sur le nœud de sortie de l'Estaque. Sofia sentit une décharge d'adrénaline glacée. Quelqu'un remontait la source avec une élégance technique qui ne devait rien au hasard. C'était son propre code, ses propres patterns qu'on retournait contre elle. Son père n'avait pas que des flingues ; il avait des assurances. Un protocole "fail-safe" venait de s'activer, un spectre numérique programmé par le vieux Donato pour mordre la main qui tenterait de vider ses citernes.

Elle changea de visage. La douceur feinte s'évapora. Elle ne rentra pas à la villa. Elle engagea la RS6 vers les quartiers Nord, là où le bitume conserve la chaleur du sang. Elle atteignit son centre de données clandestin, un entrepôt de la Joliette dissimulé derrière des façades de frigos industriels. Akim l'attendait dans la fraîcheur stérile des baies de serveurs.

— Sofia, on perd le contrôle de la Banque de Malte. Le verrou saute.

Elle se posta devant le mur d'écrans. Le code défilait, une attaque par force brute d'une sauvagerie inouïe. Son propre père lui parlait à travers les serveurs, une voix d'outre-tombe codée en hexadécimal. Elle comprit à cet instant que la technologie avait ses limites. On ne purifie pas Marseille avec un plumeau numérique ; il faut parfois redescendre dans la boue.

— Coupe tout, ordonna-t-elle. On bascule sur le protocole fantôme.

— On va perdre la trace des fonds ! s'exclama Akim.

— Je m'en fous. Je préfère être aveugle que morte.

Elle quitta l'entrepôt, ses talons claquant sur le béton poisseux. Le Mistral s'était levé, un vent sec qui balayait la poussière et les détritiques des quais. Au loin, les sirènes déchiraient la nuit, un concert de métal et de rage. Julien et ses hommes cueillaient les lieutenants, mais Sofia savait que la tête de l'hydre était ailleurs.

Elle remonta dans l'Audi, le regard fixé sur le rétroviseur. Marseille brûlait sous les éclairages orangés, une reine déchuée se fardant avec le sang de ses fils. Elle serra le volant en alcantara. Le temps des algorithmes était suspendu. Elle allait devoir finir le travail de ses propres mains, avec le froid de l'acier contre la chaleur de la chair. C'était le prix de la légitimité dans cette ville.

Elle engagea la première. Le moteur rugit, une turbine chirurgicale lançant la flèche noire vers le cœur d'un empire qui refusait de mourir. Elle n'était plus la rédemption. Elle était la mise à jour. Et la mise à jour exigeait un sacrifice final. Le silence de la ville était désormais le sien. Un silence de parrain. Un silence de mort.

Chapitre 11

Réaction en Chaîne

La nuit marseillaise n'est jamais vraiment noire. Elle est d'un bleu électrique, striée par les faisceaux des phares qui découpent la corniche et le reflet ambré des lampadaires sur l'eau huileuse du Vieux-Port. À la villa Mancini, sur les hauteurs du Prado, l'air stagnait, chargé d'un sel agressif qui rongait les huisseries en aluminium brossé.

Sofia n'avait pas dormi depuis trente-six heures. Ses paupières étaient lourdes, lestées par une fatigue qui lui brûlait les tempes, mais son esprit restait une machine en surchauffe, alimentée par des doses massives d'espresso serré. Elle était assise à la table en chêne pétrifié. Devant elle, une daube de poulpe mangée froide à même le plat. La sauce s'était figée en une gelée sombre, presque noire. C'était le goût de la déchéance, loin du bar de ligne grillé au fenouil des jours de gloire. À côté de l'assiette, son MacBook Pro diffusait un flux ininterrompu de données : des courbes de hashage, des logs de serveurs basés à Singapour, et des transactions Monero transitant par un tumbler pour effacer les dernières traces du clan.

Le silence de la demeure était un poids. Ce genre de silence qui précède les effondrements. Son père disait toujours que le silence est la seule marchandise qui ne se dévalue jamais. Aujourd'hui, ce silence puait la peur.

Soudain, une vibration sourde. Ce n'était pas le mistral. À trois kilomètres de là, dans les quartiers Nord, le sang coulait déjà. Ici, la violence se voulait feutrée, mais l'oncle Donato n'avait jamais été un homme de nuances.

Le verre blindé craqua. Une étoile blanche apparut, opaque. La maison venait de

perdre un œil.

Sofia ne sursauta pas. Ses doigts se figèrent simplement sur le trackpad. Elle se sentait vide, une coque de titane habitée par un algorithme.

Puis, le fracas éclata. La kalachnikov est une ponctuation brutale dans une conversation qui s'éternise. À l'extérieur, deux Audi Q7 volées venaient de piler sur le gravier. Le métal contre le métal. Donato hurlait, une voix de vieux fumeur de Gitanes déchirée par l'adrénaline.

Sofia pressa une touche. « Sentinel-4 activé », afficha l'écran en vert fluo.

Derrière les murets de pierre sèche, quatre tourelles sortirent de terre dans un sifflement hydraulique. À l'extérieur, Beppe s'avavançait. Il ne chercha pas le boîtier électrique. Il brandit un brouilleur d'ondes noir, un jammer acheté au marché noir qui grésilla dans l'air. Les écrans de Sofia vacillèrent, la neige numérique envahissant la cartographie thermique. Le vieux milieu tentait de s'adapter, maladroitement, avec la brutalité du désespoir.

— Identifié : Donato Mancini, murmura Sofia.

Elle pressa une commande manuelle, contournant les interférences. Le système ouvrit le feu. Ce n'était pas le rugissement désordonné des Kalachnikovs. C'était un rythme de métronome. *Tac. Tac. Tac.* Des tirs d'interdiction. Des billes de caoutchouc renforcées visant les articulations.

Un cri de bête blessée déchira l'air. Donato s'effondra près d'un buis taillé en boule. Ses hommes, paniqués par cette riposte invisible, tentèrent de regagner les véhicules, mais les pneus des Audi explosèrent sous les projectiles précis.

Sofia se leva. Ses talons Louboutin claquaient sur le marbre avec une régularité de

processeur. Elle se dirigea vers la baie vitrée. De l'autre côté du verre étoilé, le chaos. L'odeur du fioul et de la gomme calcinée s'insinuait malgré les filtres. Son oncle rampait, laissant une traînée sombre sur le gravier immaculé. La violence n'est jamais propre, même gérée par une IA. Le sang de Donato était d'un rouge trop vif, insultant pour l'esthétique minimaliste du jardin.

Le silence revint, plus lourd. Sofia pressa le bouton de l'interphone.

— Oncle Donato, dit-elle. Sa voix était le ton qu'on utilise pour annoncer un retard de livraison. Tu as fait couler du plomb sur mon marbre. Tu sais ce que coûte le nettoyage après une telle indécence ?

À l'extérieur, Donato leva la tête. Son visage était une décomposition de sueur. Il n'était plus un Parrain, il était une erreur système en cours de suppression.

Sofia se détourna. Elle n'éprouvait aucune satisfaction, juste une lassitude immense. Elle retourna s'asseoir. Le vin dans son verre, un blanc de Cassis, avait perdu sa fraîcheur. Le téléphone sur la table vibra. Un message crypté de Julien.
« Sofia, on vient de signaler des tirs au Prado. Tu es en sécurité ? »

Elle laissa le message en "lu". Elle ne répondit pas. Son silence était sa seule défense. À l'extérieur, les gyrophares commençaient à tacher le ciel de bleu et de rouge. La police arrivait pour ramasser les débris d'un conflit qu'ils ne comprenaient pas.

— Nettoyez tout ça, dit-elle dans son micro-cravate à l'attention de son équipe de sécurité. Je veux que le jardin soit impeccable pour le café.

Elle monta l'escalier vers sa chambre. Chaque marche lui semblait plus haute. Dans le couloir, le portrait de son père semblait sourire. Il avait raison. On ne change pas la nature d'un prédateur, on change juste son terrain de chasse.

Sofia se déshabilla avec des gestes mécaniques. Elle se coucha, mais ne ferma pas les yeux. Elle écoutait le murmure lointain de la mer, ce ressac éternel qui, à Marseille, finit toujours par effacer les traces de sang. Elle était Sofia Mancini. Elle avait survécu. Mais en regardant ses mains dans l'obscurité, elle comprit que le système avait définitivement verrouillé son âme.

Le chapitre de la violence organique était clos. Celui de la froideur numérique s'ouvrait, et il promettait d'être bien plus dévastateur. Car si le plomb tue les hommes, le code, lui, peut effacer des lignées entières sans laisser une seule trace sur le gravier.

Chapitre 12

Mise à Nu

Le soleil de seize heures ne chauffait plus, il mordait. Une dentition de platine plantée dans la nuque des collines de calcaire qui surplombent Sormiou. Marseille, en bas, n'était plus qu'une rumeur de tôle froissée et de sirènes lointaines, un organisme malade dont les métastases de béton s'arrêtaient net là où la roche blanche reprenait ses droits.

Sofia conduisait la Range Rover noire avec une précision chirurgicale. Le blindage de niveau 4 imposait son poids dans les lacets de la route. Sur le siège passager, Julien restait muet. Ce silence-là n'était pas celui des amants qui se comprennent, c'était celui des condamnés qui comptent les secondes avant la détonation. L'odeur à l'intérieur de l'habitacle était un mélange de cuir de luxe, de climatisation réglée trop bas et du parfum de Sofia — un santal sec, comme une église froide de Calabre.

Ils arrivèrent au bout du goudron, là où la poussière rousse prend le relais. Le cabanon des Mancini n'avait rien d'une villa de magazine. C'était une bâtisse borgne, accrochée au flanc de la falaise comme une tique sur un chien galeux. Un héritage du grand-père, celui qui déchargeait les Marlboro à la rame. Sofia coupa le contact. Le silence qui suivit fut plus violent qu'une gifle.

Sur la terrasse en bois grisé par le sel, le gardien avait laissé le repas : quelques olives de Nyons ridées, du pain de campagne et de la boutargue pressée. Sofia servit le vin. Le rosé était froid, acide, une promesse de migraine sous le soleil de plomb. Elle ne regardait pas Julien. Elle observait un pétrolier qui barrait l'horizon, une masse de ferraille rouillée.

— Mon père disait que le secret de la survie à Marseille, ce n'est pas de savoir qui tire, commença-t-elle, sa voix rauque, striée par la fumée. C'est de savoir qui regarde ailleurs quand le coup part.

Julien ne toucha pas à son verre. Le masque de l'amant se fissurait. Il voyait la Mancini, l'héritière d'un empire bâti sur la peur.

— Et toi, Sofia ? Tu regardes où, maintenant que ton empire prend l'eau ?

— Je regarde la liste, Julien. Ce sont des adresses IP, des clés privées, des nœuds de blockchain. Le crime ne porte plus de borsalino, il code en Python.

Elle se tourna vers lui, ses yeux sombres sondant le visage de l'homme qu'elle croyait connaître.

— Mais ça, tu le sais déjà. Brigade de Recherche et d'Intervention Financière. On ne sort jamais propre de cette ville, Julien. On sort juste plus ou moins vivant.

L'obscurité dans les Calanques n'est jamais totale. Elle est une superposition de gris : le gris spectral du calcaire, le gris mouvant de la mer, le gris mat de l'acier des fusils d'assaut HK416 que Sofia venait de sortir d'un double fond hydraulique.

En bas, une Mercedes grise s'arrêta. Un ronronnement de six cylindres en ligne. La trahison n'était plus une affaire de chuchotements, c'était un signal GPS sur l'écran d'un tueur. Les portières claquèrent.

— Ils sont quatre, murmura Sofia.

Elle ne tremblait pas. Elle ne cherchait pas de rédemption, elle gérait la fin de la partie. Les premiers tirs éclatèrent. Ce n'était pas le fracas du cinéma, mais une succession de claquements secs, des coups de fouet déchirant la nuit. Julien s'aplatit

contre le sol, l'odeur de la poussière et du thym sauvage lui montant au nez.

Sofia ripostait. Elle ne visait pas, elle découpait l'espace par secteurs. Économe. Redoutable. Chaque pression sur la détente était un calcul. Un homme en veste technique bascula en arrière, un pantin désarticulé tombant dans les eaux noires de la Méditerranée.

Un choc sourd ébranla la Range Rover. Une grenade. Julien sentit un sifflement aigu dans ses oreilles. Le monde devint flou, une peinture de feu et d'ombre. Sofia ramper vers lui, le saisit par le col. Il n'y avait plus de mensonge possible.

— Julien ! S'ils passent cette crête, c'est fini.

Le dernier assaut fut une mêlée sauvage, de la poussière et des halètements. Julien vit un colosse au visage barré d'une cicatrice se jeter sur Sofia avec une dague de combat. L'acier contre la chair. Julien frappa l'homme à la tempe avec la crosse de son Sig Sauer, mais ils roulèrent ensemble vers le bord de la falaise. Le vide était là, à quelques centimètres.

Un coup de feu éclata. Unique. Définitif. Le colosse s'affaissa, glissa sur le calcaire lisse et disparut dans le ravin sans un bruit. Sofia tenait l'arme, la fumée s'échappant encore du canon. Elle ne regardait pas Julien, elle regardait la mer, immense et indifférente.

— On doit partir, dit Julien d'une voix rauque.

Ils rejoignirent Marseille dans une Citroën DS noire sortie d'un garage borgne du Panier. Une bulle de verre et d'acier. Julien conduisait, les mains agrippées à la bakélite. Sofia, sur le siège passager, injectait le poison numérique dans les artères du cartel via un portefeuille matériel. Octet par octet, elle effaçait l'empire.

Ils s'arrêtèrent sur une dernière crête, surplombant le port industriel. Les grues, silhouettes de dinosaures mécaniques, découpèrent le ciel. Sofia leva le petit boîtier noir au-dessus du vide. Elle n'était plus une femme d'affaires en exil, elle était le virus introduit dans le système.

— Tout est là, Julien. La fin des Mancini.

Elle ne chercha pas son regard. Elle n'était pas une victime, elle était le bourreau de son propre héritage. Elle lâcha le boîtier. Un geste sec. Sans emphase.

Julien coupa le contact. La suspension hydraulique de la DS s'affaissa avec un soupir, comme le râle d'un blessé. Le silence revint, saturé de l'odeur du fioul et du sel.

Le vent. Le sel. Le goût du fer. La fin.

Chapitre 13

Terminal 4

Le Terminal 4 n'est pas un lieu, c'est un estomac. Une immense cavité d'acier et de béton où Marseille digère les restes du monde pour en recracher le profit. À deux heures du matin, l'obscurité y est hachée par les gyrophares orange des cavaliers et la réverbération blafarde des projecteurs. L'air est une mixture épaisse de fioul lourd, de sel iodé et de rouille humide qui tapisse le fond de la gorge.

Sofia Mancini descendit de l'Audi RS6 noire. Le moteur cliquetait, un tic-tac thermique cherchant son souffle. Elle accompagna la portière jusqu'au dé clic, un bruit sec, chirurgical. Son tailleur anthracite se confondait avec l'ombre des hangars. Elle tenait une tablette durcie, écran baissé au minimum. Dans sa poche, un cold wallet Ledger contenait les clés de l'empire qu'elle s'apprêtait à décapiter.

À dix mètres, le vieux monde attendait devant un entrepôt frigorifique. Tonio "Le Grec" mâchait un cure-dent, les mains enfoncées dans un blouson de cuir élimé. Autour de lui, ses lieutenants finissaient des barquettes de frites froides nappées de sauce samourai, posées sur le capot de deux Mercedes Classe S. L'odeur du gras rance se battait contre celle des embruns.

— T'es venue seule, la petite ? gratta la voix de Tonio.

Sofia laissa le vent marin faire gémir les structures métalliques avant de répondre. Elle regardait les grues, squelettes de géants immobiles.

— Personne n'est jamais seul à Marseille, Tonio. Tu as ouvert les ports SQL du terminal pour les cargaisons de Barbosa. Tu as cru que le virtuel ne laissait pas

d'empreintes. Le racket est une taxe sur le passé. Je taxe l'avenir.

Tonio cracha son cure-dent. Derrière lui, des mains glissèrent sous les vestes vers des crosses de Glock.

— Ton père comprenait le sang, petite. On n'est pas des logisticiens. On est le Milieu.

— Le Milieu est un cadavre, Tonio. Tu te disputes juste les vers qui le bouffent.

À cinquante mètres, tapi derrière un conteneur Evergreen, Julien Vasseur retenait son souffle. Dans sa lunette thermique, la signature de Sofia découpait le béton, une cible à 37 degrés. Le RAID attendait son signal. Il suffisait d'un mot. Mais Julien restait muet, le doigt figé sur une radio éteinte. Il observait la femme qu'il avait aimée orchestrer une exécution sans balles. L'odeur de Julien était celle de la peur et du café lyophilisé.

Sur le quai, un nommé Marco fit un pas en avant, MP5 au poing.

— On en a marre de tes leçons. On reprend le terminal. Toi, on te jette dans la darse.

Sofia esquissa un sourire de lame de rasoir. Elle tapota son écran. À l'autre bout du port, un script s'exécuta. Soudain, toutes les lumières du Terminal 4 s'éteignirent. Un noir d'encre tomba sur le quai. Le vent d'Est parut s'arrêter. On n'entendait plus que le cliquetis du métal qui refroidit.

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? hurla Tonio.

Julien activa sa vision nocturne. Le monde devint vert et granuleux. Il vit Sofia sortir un Beretta 92FS. Un geste fluide, atavique. Elle n'était plus la business-woman ; elle était la fille de son père.

— Julien, je sais que tu es là, lança Sofia. Sa voix porta, amplifiée par l'acoustique des hangars. Choisis ton camp. La loi ou la paix ?

Des coups de feu éclatèrent, les hommes de Tonio tirant à l'aveugle. Les étincelles déchiraient le noir. Julien porta sa radio à sa bouche. Son pouce survola le bouton de transmission. Il voyait Sofia dans son viseur, à découvert. Un tir, et tout s'arrêtait.

— Ici Vasseur, dit-il enfin. Incident technique. Visibilité nulle. Maintenez vos positions.

Il relâcha le bouton. Il venait de franchir le Rubicon.

Sur le quai, Sofia entendit le silence de la radio sur son scanner. Elle s'approcha de Tonio, qui levait les mains, le visage éclairé par le reflet bleu des patrouilles bloquées au loin.

— C'est fini, Tonio. Je ne gaspille pas de munitions quand je peux utiliser ta réputation. Demain, tout le monde saura que tu as vendu les accès au cartel de Cali. Tes propres hommes s'occuperont de la suite.

Elle regagna sa voiture. Sur l'écran, une barre affichait : **Transfert terminé**. L'empire Mancini venait de muter, encodé dans la blockchain. Elle démarra, contournant les blessés, évitant les débris de verre. Elle passa devant le conteneur de Julien. Leurs regards ne se croisèrent pas, mais leurs souffles s'accordèrent.

Une heure plus tard, la Porsche Taycan de Sofia glissait sur la Corniche Kennedy dans un sifflement de turbine. À l'intérieur, le silence était une matière noire. Julien était sur le siège passager, son badge de police abandonné dans le cendrier.

Ils s'arrêtèrent devant une villa de verre et de béton brut au Vallon des Auffes. Dans la cuisine en inox, Sofia servit un Cassis Clos Sainte-Magdeleine et disposa un crudo de

loup de mer. L'argent des couverts était froid.

— Tu l'as fait pour moi, Julien ? Ou pour l'idée que tu te fais de l'ordre ?

Julien fixa ses mains sales de suie.

— Je l'ai fait parce qu'il n'y a plus de justice ici. Juste une gestion de flux.

Sofia s'approcha. Elle posa sa main sur sa nuque, ses doigts glacés.

— Tu es avec moi parce que tu n'as nulle part où aller. La justice est une interface pour les naïfs. Derrière l'écran, il n'y a que nous.

Elle lui tendit une tablette. Un point lumineux indiquait le bureau de son ancien chef à la Financière.

— Éteins-le. Une preuve de détournement déposée sur le serveur interne. Dans deux heures, il sera arrêté pour ce qu'il aurait pu commettre.

Julien regarda le point, puis le visage de Sofia, magnifique et corrompue dans la lumière de l'aube. Il appuya. Le point disparut.

Dehors, le soleil frappait les vitres des gratte-ciel de la Joliette. Marseille s'éveillait, indifférente au massacre invisible. La logistique ne s'arrête jamais pour les morts. Sofia but son vin, sentant l'amertume du pouvoir. Elle était devenue la ville : un labyrinthe de codes et de sel où le sang ne faisait plus de taches, s'évaporant directement dans le Cloud.

— Ton café, Julien, dit-elle sans se retourner. La journée va être longue.

Julien remplit la machine. Le bruit du broyeur déchira le silence de la villa, sec et

mécanique comme une exécution. Il regarda la mer par la baie vitrée, cherchant un horizon qu'il savait désormais perdu. Le sel de Marseille resterait sur leurs lèvres, un rappel que sous les chiffres, le sang coulait toujours de la même couleur.

Marseille brillait, prête pour une nouvelle journée de business. Le port autonome ne dort jamais, il digère.

Chapitre 14

Haute Fréquence

La moiteur du terminal de Mourepiane ne ressemblait à rien de connu. Ce n'était pas la chaleur sèche du Prado, où le vent s'engouffre dans les pins pour porter l'odeur du sel jusqu'aux terrasses en marbre. Ici, l'air était une mélasse saturée de gazole lourd, de rouille exfoliée et de l'émanation âcre des eaux usées stagnant contre les coques des méthaniers. À trois heures du matin, le port autonome de Marseille respirait par un râle mécanique, scandé par le cri des mouettes survolant les rangées infinies de boîtes métalliques multicolores.

Sofia Mancini était assise dans l'habitacle d'une Peugeot 5008 banalisée, garée à l'ombre d'une grue automatisée. Le moteur tournait au ralenti, une vibration imperceptible sous ses cuisses. Sur le siège passager, un Panasonic Toughbook en magnésium jetait un voile bleuté sur ses traits tirés. Elle portait un bleu de travail de docker, le tissu rigide imprégné de graisse de synthèse. Elle n'était plus l'héritière des salons de la préfecture ; elle était une ombre parmi les ombres dans ce cimetière de conteneurs.

Sur l'écran, le protocole *Ghost Bridge* dévorait l'empire. Le système de son père, Don Vincenzo, était d'une archaïcité brutale : des enveloppes de billets dans des cales de thoniers, le monde du gras et de la sueur. Sofia traduisait cette violence en données. Depuis trois heures, elle injectait la fortune de trois générations de crimes dans un mixeur de protocoles décentralisés. Les profits de l'héroïne des années 80 et du racket des chantiers navals s'éparpillaient sur des milliers d'adresses éphémères avant de converger vers une fondation genevoise.

Un craquement de gravier résonna à gauche. La main de Sofia se figea sur le clavier.

Sous le bleu de travail, ses muscles se verrouillèrent. Elle ne regarda pas par la fenêtre. Le silence est une arme de contrôle ; celui qui pose une question a déjà perdu la main. Une silhouette se découpa dans le rétroviseur. Marco. Le dernier des fidèles. Il s'appuya contre la carrosserie, allumant une cigarette dont le bout incandescent brilla comme un signal de détresse.

— Le vieux n'aurait jamais compris, lâcha-t-il, la voix broyée par le tabac. Pour lui, l'argent se comptait sur une table en bois avec un verre de rouge. Toi... tu l'envoies dans les nuages.

— Le bois pourrit, Marco. Les nuages, personne ne peut les brûler.

Elle cliqua sur une dernière commande. *94%*. Marco s'éloigna vers l'obscurité, dégainant son Beretta sans un mot. C'était son dernier acte de loyauté, une relique d'un code d'honneur dont elle avait besoin pour survivre à cette nuit.

Soudain, le capteur de mouvement infrarouge clignota en rouge. Trois véhicules. Pas de gyrophares. Le clan n'acceptait pas d'être liquidé sans son consentement. Sofia se concentra. *97%*. Un choc violent secoua la Peugeot. Une balle traversa le coffre et se logea dans le dossier du siège, à quelques centimètres de son épaule. L'odeur de la poudre, ce mélange de soufre et de brûlé, envahit l'habitacle.

Le message apparut enfin : *TRANSFERT RÉUSSI. SERVEURS SOURCES : DÉTRUITS.*

Sofia saisit son Glock. Elle n'avait jamais tué de ses mains, mais elle comprenait la mécanique de la violence. Elle ouvrit la portière. L'air extérieur la frappa comme une gifle de sel et de fioul. Devant elle, les phares d'une berline noire balayaient les conteneurs. Une silhouette massive en descendit. Tonio. Un lieutenant de la vieille garde, portant encore ses gourmettes en or et l'odeur rance du tabac brun.

— Sofia ! hurla-t-il. Où est le fric ?

Elle ne répondit pas. Elle pressa la détente. Le recul de l'arme lui remonta dans l'avant-bras, une douleur électrique. Le premier coup de feu frappa Tonio au milieu du sternum. Il n'y eut pas de chute héroïque, juste le bruit sourd d'un sac de viande s'écrasant sur le bitume huileux. Dans l'air lourd, une odeur fétide monta brusquement : celle des sphincters qui se relâchent dans la mort. Sofia observa la flaque sombre s'étendre, se mêlant aux résidus de charbon. La réalité biologique du crime était là, étalée sous ses yeux.

Elle tourna le dos au cadavre alors qu'une deuxième voiture entra sur la zone. Julien Vasseur. Il descendit de son véhicule, sa veste sombre serrée par le Mistral naissant. Il s'arrêta à quelques mètres du corps de Tonio. Il ne sortit pas son arme. Il regarda Sofia, et dans ce regard, il y avait toute la fatigue des hommes qui croient encore que la loi peut guérir une ville gangrénée.

— C'est fini, Sofia, dit-il, la voix usée. La brigade est en route.

— Vous poursuivez des fantômes, Julien. Il n'y a plus de Mancini. Juste de la poussière numérique.

Elle fit un pas vers lui. Elle pouvait sentir son savon propre, qui jurait avec la moiteur métallique du port. Julien balaya le périmètre des yeux, cherchant une faille qu'il ne trouva pas.

— Tu as tué un homme, Sofia.

— Ce n'est pas un homme, c'est une conséquence.

Le silence qui suivit fut total. Julien savait qu'elle avait raison, et c'était ce qui l'écrasait. Au-dessus d'eux, les grues continuaient leur ballet, indifférentes. Julien détourna les yeux vers la mer.

— Les renforts sont à cinq minutes.

Il ne dit pas qu'il la laissait partir. Il ne dit pas qu'il l'aimait. Il se contenta de fixer l'horizon noir. Sofia ne le remercia pas. Elle recula lentement vers l'ombre des conteneurs.

Une heure plus tard, elle atteignit une zone industrielle près de Berre. Les torchères des raffineries crachaient des langues de feu orange dans le ciel sale de l'aube. Elle gara sa Range Rover derrière un entrepôt désaffecté. Elle vida un bidon d'essence sur les sièges en cuir crème, une souillure irréversible. Elle craqua un Zippo hérité de son père et le lâcha.

L'explosion sourde fit vibrer le bitume. Sofia regarda le brasier, les plastiques fondant en larmes noires. C'était son héritage qui devenait carbone. Elle marcha vers une Clio blanche garée sous un pont d'autoroute. Elle se déshabilla dans la pénombre, abandonnant sa soie italienne sur le sol gras pour un jean brut et un sweat à capuche gris.

Elle s'arrêta sur une aire de repos de la Drôme. Dans un coin désert, elle ouvrit son ordinateur scellé. Une dernière ligne de texte vert clignota : *EFFACEMENT DES TRACES : 100%*. Elle ne chercha pas de commande logicielle. Elle sortit une petite fiole d'acide de son sac et la versa directement sur la carte mère à travers la grille d'aération. Un grésillement chimique, une volute de fumée âcre, et l'écran s'éteignit pour toujours. Elle jeta la carcasse dans une benne compactrice.

Sofia remonta dans la Clio. Marseille n'était plus qu'une tache floue dans son rétroviseur. Elle n'était plus une héritière, ni une proie. Elle engagea la première et s'inséra dans le flux des voitures montant vers le nord. Le silence dans l'habitacle était total, une fréquence stable et indétectable. Elle n'avait plus de nom, plus de foyer, seulement le mouvement. La fille du parrain était morte dans l'incendie de Berre. Ce qui restait n'était qu'une ombre mécanique traversant un monde de chiffres, froide, précise et enfin libre.

Chapitre 15

Ardoise Claire

L'aube sur Marseille n'a rien d'une promesse. C'est une dénonciation. La lumière tape déjà fort sur les silos à grains du port autonome, une clarté crue qui ne pardonne aucune ride, aucune tache d'huile sur le goudron. La ville transpire une vapeur grasse, un mélange de sel iodé et de gasoil mal brûlé qui colle aux poumons. Les Mancini ne sont plus là, et pourtant, l'air semble plus lourd, comme si le vide qu'ils laissaient pesait plus que leur présence.

Dans les quartiers nord, le silence est une maladie. Les guetteurs n'ont plus de consignes. Les « nourrices » dorment sur des stocks de poudre dont personne ne viendra réclamer le compte. C'est une fin de règne sans fanfare, une évaporation. La violence n'a pas disparu, elle s'est dissoute dans les câbles sous-marins, laissant derrière elle des cadavres de ferraille et des villas aux volets clos.

Julien Vasseur regardait son bureau à l'Évêché. Une surface en mélaminé gris, rayée par des années de dossiers jetés avec rage. Devant lui, son badge et son arme de service, un Sig Sauer SP 2022 froid, reposaient sur sa lettre de démission. Il n'y avait pas de gloire dans ce geste. Juste une nausée.

Le commissaire divisionnaire Marchand se tenait dans l'embrasure de la porte. Son visage ressemblait à un gant de cuir oublié sous la pluie. Il ne disait rien. Dans ce milieu, le silence est la seule politesse qui reste quand on a tout raté. Marchand savait que Julien n'abandonnait pas par faiblesse, mais par lucidité. On ne vide pas la mer avec une petite cuillère, surtout quand la mer est faite de sang et de bits informatiques.

— Tu es sûr, Vasseur ? demanda enfin Marchand, la voix usée par les Gitanes.

Julien ne répondit pas. Il ramassa sa veste en lin froissée et quitta la pièce. En descendant les escaliers de pierre froide de l'hôtel de police, il sentit chaque marche comme un poids qui s'enlevait de sa poitrine. Dehors, la chaleur le frappa comme un gant de boxe.

Il roula vers le Vieux-Port dans sa Peugeot 308 banale, la voiture de l'homme invisible. Il s'arrêta à une terrasse, commanda un pastis. Le verre était froid, la condensation coulait sur ses doigts. C'est là que l'écran de son téléphone s'alluma. Une notification de sa banque. Un virement entrant.

Montant : 1,00 €.

Emetteur : Anonyme (via Mixer/Tumblr).

Référence : Ardoise Claire.

Le cœur de Julien manqua un battement. Ce n'était pas de l'argent. C'était une quittance de loyer pour son âme. Sofia lui signifiait que la dette était éteinte, que le passé était soldé. Elle lui laissait sa liberté, une liberté qui avait le goût de la cendre. Cet unique euro, dont le traçage s'arrêtait à une banque fantôme des Caïmans, était le point final d'une phrase qu'ils avaient écrite ensemble.

À quelques milles de là, le **Hajipur**, un cargo porte-conteneurs de trois cents mètres de long, fendait les eaux avec une régularité de métronome. Ce n'était pas un yacht, mais une cathédrale de rouille immatriculée au Panama. Sofia Mancini se tenait sur la passerelle arrière, loin des regards de l'équipage philippin. Elle portait un pull en cachemire noir malgré la moiteur. L'odeur du fioul lourd, grasse et persistante, l'enveloppait déjà. C'était l'odeur de sa nouvelle vie, une odeur de fin du monde qui ne part pas.

Sous son bras, un ordinateur portable durci aux normes militaires. À l'intérieur, les

clés privées de portefeuilles crypto qui rendaient son empire immatériel, inattaquable. Elle ouvrit un terminal de commande. Ses doigts coururent sur le clavier, une dernière séquence de code pour désactiver les serveurs fantômes restés à Marseille.

Transition terminée. Redondance supprimée. D'un clic, elle venait d'effacer les dernières racines physiques du clan.

Elle sortit de sa poche le briquet en or de son père. Un objet massif, vestige d'un monde où la puissance avait besoin de se montrer pour exister. Elle le fit jouer entre ses doigts. Le clic-clac du métal était le seul son qui couvrait le bourdonnement sourd des moteurs. C'était le dernier lien avec le sang des Mancini. Elle l'ouvrit, fit jaillir la flamme une dernière fois, puis, d'un geste sec, le jeta par-dessus le bastingage. L'objet disparut dans l'écume en une seconde.

Sofia se retourna et rentra dans la cabine de pilotage. Elle s'assit devant son écran, le reflet de la matrice bleuisant son regard d'acier. Le monstre n'était pas mort, il avait juste changé de peau. Il était devenu propre. Infrastructurel. Elle n'était plus une héritière, elle était l'architecte d'un empire sans territoire.

À Marseille, le soleil atteignait son zénith, écrasant la ville sous une chaleur biblique. Au Prado, dans la villa Mancini, les scellés de la police brillaient comme des cicatrices. Un jardinier, qui n'avait pas été payé depuis deux semaines, finit de tailler les haies avec une indifférence morne. Il ignorait que sous ses pieds, dans une cave dont il ne soupçonnait pas l'existence, des serveurs continuaient de ronronner dans le noir, minant du silence et du profit pour une reine sans royaume.

Julien se leva, laissa une pièce de deux euros sur la table. Une petite dette personnelle. Il marcha vers sa voiture, seul au milieu des touristes. Il savait que l'euro reçu n'était pas un adieu, mais un fil invisible. Un lien qu'elle garderait toujours sur lui, pour lui rappeler que même dans la lumière, il appartenait à son ombre.

Le cargo passait le cap Sicié. Sofia ne regardait plus la côte. Elle fixa les graphiques

de latence sur son écran. Quinze millisecondes. C'était trop long. Dans son nouveau monde, la vie et la mort se jouaient désormais en microsecondes. Le chapitre des Mancini était clos. Celui de Sofia commençait, écrit dans une langue de métal et de froid.

Marseille s'éloignait, petite tache de calcaire et de sang sur la rive d'un monde qui changeait de maître sans même s'en apercevoir. On ne s'échappe pas du Milieu. On se transforme, ou on disparaît. Sofia avait choisi la transformation. Julien, la disparition. Le prix à payer restait le même : l'âme. Mais à Marseille, l'âme a toujours eu moins de valeur qu'un code de déchiffrement bien placé.

Sur l'écran du cargo, un nouveau message apparut, crypté : *« Infrastructure prête. La transition commence. »*

Sofia esquissa un sourire qui n'atteignit pas ses yeux. Elle ferma les siens un instant, savourant la vibration du pont sous ses pieds. C'était le rythme du monde. Mécanique. Impitoyable. Parfait. Elle possédait désormais toutes les pièces, et le plateau n'avait plus de limites.

FIN

Merci d'avoir lu "LA FILLE DU PARRAIN"

Une œuvre écrite par Seb Le Reveur

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)